LE VOILE D'ISIS

35e Année — No 123 — Mars 1930

Ont collaboré à ce numéro :

Argos. — T. Basilide. — E. Caslant. P. et L. Chacornac. — M. Clavellé. Grillot de Givry. — René Guénon. — J. Marquès-Rivière. — G. de Mengel. — A. P. Dr Vergnes.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

BIBLIOTHÈQUE CHACORNAC

11, Quai Saint-Michel, 11

PARIS (ve)

LE VOILE D'ISIS

REVUE MENSUELLE DE HAUTE SCIENCE

AYANT POUR BUT :

L'ÉTUDE DE LA TRADITION
ET DES DIVERS MOUVEMENTS DU SPIRITUALISME
ANCIEN ET MODERNE

DIRECTEUR :

PAUL CHACORNAC A.

Le Directeur reçoit les Collaborateurs tous les Samedis
de 2 heures à 6 heures

DIRECTION — RÉDACTION — ADMINISTRATION
11, QUAI SAINT-MICHEL, PARIS (Ve)
TÉLÉPHONE : ODÉON 20-43

Les manuscrits non insérés seront retournés sur simple demande.
Les ouvrages doivent être adressés au Directeur et non aux détenteurs de rubriques.
Les auteurs sont seuls responsables de leurs articles.

Les abonnements doivent être adressés à l'administration :
11, quai Saint-Michel, PARIS (5e) — Compte Chèques postaux : CHACORNAC-PARIS 30.786.
R. C. Seine 113.599

CONDITIONS D'ABONNEMENT

FRANCE, un an . . .	30 fr.	ETRANGER, un an . . .	40 fr.
NUMÉRO ORDINAIRE . .	3 »	NUMÉRO ORDINAIRE . .	4 »
NUMÉRO EXCEPTIONNEL.	5 et 10 »	NUMÉRO EXCEPTIONNEL.	6 et 12 »

Les Abonnés reçoivent nos numéros exceptionnels sans augmentation de prix

VIENT DE PARAITRE

DOGME ET RITUEL

DE LA

HAUTE MAGIE

PAR

ÉLIPHAS LÉVI

NOUVELLE ÉDITION

Avec 24 Figures

Paris, 1930, 2 vol. in-8 br. couv. Réimpression photomécanique de l'édition de 1861, sur papier offset. Prix.................. **70** fr.

L'œuvre classique d'Eliphas Lévi, dont nous présentons une nouvelle édition, est le plus magnifique monument qui ait été élevé, dans les temps modernes, à la gloire de la PHILOSOPHIE OCCULTE, laquelle est identique, *en son essence,* à la TRADITION PRIMORDIALE révélée à l'humanité à l'aube des temps. La Philosophie occulte comprend toute la synthèse des Sciences traditionnelles : Kabbale, Magie, Astrologie, Alchimie, Médecine hermétique, Sciences divinatoires.

Cette réimpression, présentée fort luxueusement, est la reproduction intégrale de la meilleure édition de cet ouvrage (Paris 1861). Elle comprend deux volumes in-8° sur beau papier, et forme un total de plus de 800 pages. De nombreuses figures ornent le texte.

SOMMAIRE du Numéro d'Avril 1930

Numéro spécial
sur
JACOB BŒHME

IN MEMORIAM



PAUL CHOISNARD
1867-1930

Paul Choisnard était né le 13 février 1867, à Tours. Après de brillantes études à Polytechnique, il fit sa carrière dans l'armée.

Décoré de la Légion d'Honneur, Paul Choisnard prit sa retraite l'année dernière comme commandant d'artillerie.

Vivant dans ses propriétés de Saint-Genis-de-Saintonge, dans la Charente-Inférieure, il s'éteignit dans la nuit du 9 au 10 février, terrassé par une longue et douloureuse maladie.

Elève de Ledos, Paul Choisnard s'était spécialisé dans l'étude de l'Astrologie.

Ses premiers ouvrages parurent sous le pseudonyme de : Paul Flambart.

De 1901 à 1930, il écrivit vingt-deux ouvrages sur l'Astrologie et publia une revue : *L'Influence astrale.*

Paul Choisnard collabora à la revue de H. Selva : *Le Déterminisme astral* ainsi qu'à notre revue.

Mais là ne se borna pas son activité ; la psychologie, la sociologie et la philosophie lui doivent quelques études dans lesquelles il appliqua ses méthodes de recherches particulières.

La Rédaction de la Revue et nous-mêmes présentons à sa Famille l'expression sincère de nos condoléances émues.

Paul et Louis Chacornac.

PAUL CHOISNARD

Paul Choisnard vient de mourir. Avec lui, l'Astrologie perd un ardent et sérieux défenseur. Doué d'une forte culture scientifique, qu'il devait à son éducation polytechnicienne, il n'était pas tombé dans le travers des gens de science qui considèrent l'Astrologie comme la survivance d'une superstition séculaire, il avait au contraire étayé ses arguments sur la précision mathématique. En particulier, considérant que la preuve expérimentale scientifique se ramène à une question de fréquence, il a démontré que la fréquence des correspondances entre une position astrale et certains faits psychologiques, ou autres, est supérieur à celle que lui assigne le calcul des probabilités. Ceci rend indiscutable l'existence de cette correspondance, mais comme il n'y a de pire sourd que ceux qui ne veulent pas entendre, avec une plume infatigable, il a exposé ses preuves dans des publications nombreuses et sous des formes multiples.

Raillée par les scientifiques, avilie par les charlatans et par les bavards qui vendent cher des horoscopes verbeux et vides et qui par là prisent l'escroquerie, l'Astrologie demeure encore dans l'ombre. Elle n'est pas la science des cerveaux médiocres, mais celle des esprits supérieurs ; et, lorsqu'elle

sera comprise, c'est-à-dire lorsque le niveau intellectuel s'élèvera jusqu'au sien, elle apportera à l'homme des directives précieuses. Entre autres elle donnera la prévision du temps au météréologue, la connaissance approfondie des maladies au médecin, le sens de l'orientation professionnelle au jeune homme, la psychologie de l'enfant à l'éducateur ; elle guidera le politicien en lui faisant connaître le sens des courants sociaux ; elle révélera à chacun le secret de sa destinée et elle lui indiquera les moyens d'assurer son évolution avec le minimum de heurts et de souffrance.

C'est pourquoi en sonnant la cloche à toute volée, Paul Choisnard s'est montré un pionnier du progrès et il a mérité la reconnaissance de l'humanité en lui rappelant avec insistance la valeur d'une voie, trop négligée, par laquelle elle se dégagera des obscurités qui entravent sa marche et elle saura améliorer sa vie.

E. Caslant.



... *du sacre des Rois et des dons de l'Esprit Saint*

Le récent mariage du prince héritier au trône d'Italie avec une princesse belge a remis pour un instant à l'ordre du jour la question des rois, de leur rôle, de leurs pouvoirs, aujourd'hui bien réduits, de leurs devoirs, et j'ai pensé qu'il ne serait peut être pas sans intérêt pour le lecteur de jeter avec lui un coup d'œil sur les symboles et les rites accompagnant leur intronisation.

Etudier à la lumière de la Tradition la question du sacre des Rois et, par contre coup, et à titre d'opposition celle des hauts dignitaires ecclésiastiques, des rois spirituels en face des rois temporels nécessiterait de très longs développements qui ne pourraient trouver place ici. Je me contenterai d'étudier dans le rituel ou plutôt dans le pontifical romain les rites qui accompagnent ces cérémonies à charge d'en tirer quelques-unes des conclusions qu'ils appellent.

Le sacre des rois de tout temps et en tous pays a été chose d'importance et le fait que ce sacre, cette intronisation, est effectué non par les pairs ou les princes du royaume où ce roi doit être élevé, mais par les hauts dignitaires ecclésiastiques du lieu, montre déjà que la puissance que l'on doit reconnaître au roi est plus qu'une puissance simplement matérielle et gouvernementale et que de plus, les pairs, les princes, le roi lui-même reconnaissent au-dessus d'eux un pouvoir plus élevé, une puissance plus grande de laquelle ils dépendent, à laquelle ils demandent la consécration définitive. C'est la reconnaissance implicite et même expli-

cite, comme nous allons le voir de la dépendance du pouvoir temporel à l'autorité spirituelle et il est remarquable que même les plus orgueilleux de nos rois, les plus infatués de leur grandeur et de leur puissance, se sont courbés au pied des hauts dignitaires religieux et ont sollicité d'eux en tant que représentant de la puissance d'en haut, non seulement la reconnaissance de leur royauté, mais cette royauté même. Certains rois tels que Pépin le Bref, Louis le Bègue, Louis d'Outre-Mer se firent sacrer deux fois et si quelques autres comme Louis XVIII, Louis-Philippe et Napoléon III ne se firent pas consacrer, ils semblent bien n'avoir pas eu l'aide et la protection qu'ils eussent pu espérer.

Voyons donc la cérémonie du sacre et le mode suivant lequel elle se déroule (Je mettrai entre guillemets les indications plus spécial.ment dignes d'attention).

Dès le matin du jour fixé « qui est toujours un dimanche » tous les évêques du royaume ou du moins tous ceux qui peuvent s'y rendre, se réunissent dans l'Eglise où doit avoir lieu la cérémonie. Là revêtus de leurs habits sacerdotaux et « la mître sur la tête » ils s'asseyent de chaque côté du métropolite ou du pontife qui doit officier, de façon à « former un cercle ».

C'est alors que le roi qui a jeûné plusieurs jours de la semaine précédente, pénètre dans l'église revêtu « d'habits militaires » accompagné de ses chapelains en habits ordinaires et de sa suite des nobles et des barons. Arrivé près du sanctuaire « il se découvre » et attend que deux évêques se détachent du cercle pour venir au devant de lui. Eux « mitre en tête » le conduisent devant le pontife que le roi « salue respectueusement » par une inclinaison de tête, puis l'un des deux évêques qui l'accompagnent se découvrant dit tourné vers le pontife : Révérentissime Père, la Sainte Eglise notre mère vous demande d'élever à la dignité de roi cet « excellent militaire » ici présent. Après un court interrogatoire pour savoir s'il est vraiment digne de cette charge, le pontife invite le roi à s'asseoir entre les deux évêques qui l'accompagnent « à une distance convenable », et la face tournée vers lui, puis prenant la parole, se déclarant ministre et vicaire de Dieu avertit le roi qu'avant de lui conférer toute onction il doit lui rappeler que « tout pouvoir venant de Dieu » il devra, régnant *et gouvernant avec justice, s'attendre à avoir à rendre compte au pouvoir divin des actes de son règne ; qu'il doit conserver inviolable, jusqu'à la fin la « religion chrétienne » dans laquelle il est né, « la défendre contre tous ses adversaires », rendre les « honneurs convenables aux prélats » et aux autres prêtres, ne jamais*

anéantir, ni tenter d'anéantir la liberté de l'Eglise, etc...

Le roi se levant alors s'approche du Pontife, se met « à genoux » devant lui et promet « en présence de Dieu et de ses anges » de se conformer à ses avis, aidé de son conseil. Pour cela il demande le secours de Dieu et des Evangiles, et place ses mains sur le livre saint que le pontife tient devant lui.

Ceci fait, et le roi toujours à genoux, le pontife et tous les évêques formant le cercle se lèvent, se découvrent et en appellent à haute voix « au Dieu tout puissant et éternel qui a tout créé, qui commande aux anges, qui est Roi des rois et Maître des Maîtres, qui a fait triompher Abraham de ses ennemis, qui a donné la victoire à Moïse et à Josué, qui a élevé l'humble David à la royauté, qui a donné la puissance, la sagesse et la paix à Salomon » de daigner combler de ses bénédictions ce « militaire choisi », de le munir d'armes célestes, de le couvrir d'un casque et d'un bouclier invulnérable, de le faire triompher des ennemis de la croix au nom du Christ qui a triomphé de toute chose en qui réside tout pouvoir, qui est « la vie et le salut » des peuples.

Puis le pontife se mettant à genoux tandis que le roi s'étend entièrement par terre, à sa gauche, il supplie le Seigneur d'accorder à ce roi le secours céleste afin qu'il en obtienne ce qu'il lui demandera « dans les eonditions requises ». Le pontife demande encore que Dieu « prévienne et assiste » dans toute la cérémonie que l'on va entreprendre, qu'il en soit le principe et la fin. Après quoi se rasseyant, il remet la mitre. Le roi se remet à genoux, tous les évêques mitres en tête s'approchent, se placent autour du groupe « en forme de couronne » pendant que l'officiant trempant son pouce dans l'huile sainte fait une onction en forme de croix « au bras droit du roi », entre les jointures de la main et celle du coude, puis une autre au-dessous de la nuque « entre les deux épaules » disant : que Jésus-Christ Dieu, fils de Dieu qui a reçu une onction incomparable « répande lui-même sur vous, par ces onctions saintes, la bénédiction du « Saint-Esprit » qu'il la fasse « pénétrer jusqu'au fond de votre cœur » afin qu'elle vous donne la grâce de régner temporellement avec modération... Il rappelle l'onction d'Hazael, celle de Jehu faite pour Elie, celles de David et de Saül faites par Samuel pour les établir rois et demande que « l'onction qu'il fait soit efficace » malgré son indignité.

Ceci terminé, le pontife après s'être essuyé le pouce avec du pain, puis s'être lavé les mains, se lève, descend de l'autel, quitte la mitre et debout avec ses ministres fait la

confession. Les évêques deux à deux font également la confession pendant que le roi retourné à sa place fait la sienne avec ses chapelains. Puis le prélat dit la messe jusqu'à l'alléluia pendant que le roi va à la sacristie quitter ses «habits militaires» «pour des habits royaux» après quoi il revient se placer sur « un lieu élevé » qui lui a été préparé dans l'église.

Après l'alléluia, est dite la messe du jour suivie d'une oraison spéciale pour demander que le roi croisse en vertus, triomphe de tous « les vices monstrueux » et parvienne à celui qui e t la Voie, la Vérité et la Vie, puis le graduel étant chanté, le roi revient s'agenouiller devant le pontife qui a repris son fauteuil. On apporte à celui-ci un glaive qui avait été dépos sur l'autel. Il le tire du fourreau et le met nu dans les mains du monarqne lui disant : Recevez ce glaive que nous vous remettons, de nos mains consacrées, quoique indignes, au nom et par l'autorité des Saints Apôtres afin qu'il serve, grâce à la bénédiction qu'il a reçue à la défense de la Sainte Eglise de Dieu... puis après avoir remis le glaive au fourreau et l'avoir placé au côté du roi il ajoute : Cependant n'oubliez jamais que les Saints ont conquis des royaumes non par l'épée mais par la foi.

Ceci dit le roi se lèv , ceint de son glaive, le tire du fourreau, l'agite vigoureusement, l'essuie sur son bras gauche et le remet au fourreau. Pendant ce temps le pontife a pris la couronne sur l'autel, il la remet d'abord à tous les « prélats présents » puis la place sur la tête du roi en lui rappelant qu'elle est un symbole de gloire toute sainte, d'honneur et de force, qu'elle est « une participation pour l'extérieur au ministère des prélats et des pontifes « qui doivent avant tout exécuter les ordres de Dieu pour la défense de la foi. Enfin après avoir reçu le sceptre emblème du pouvoir d'attirer les bons et de repousser les méchants, le roi se lève. On lui retire son épée que quelqu'un portera devant lui et sceptre en main, la couronne sur le tête, le roi s'avance à côté du pontife et suivi des prélats jusqu'au trône qui lui a été préparé. Là le pontife et le plus digne des prélats l'aident à monter sur le trône.

Conservez, lui dit le pontife, le rang « qui vous est désigné par l'autorité du Tout Puissant » et par « les Evêques et les serviteurs de Dieu »... que le Médiateur entre Dieu et les hommes « vous rende constamment médiateur entre le clergé et le peuple ».

Après le chant du Te Deum *que le Pontife entonne et poursuit ayant quitté la mitre, d bout au côté droit du roi, et après avoir reçu le présents du Monarque qui lui*

offre de l'or, l'officiant se lave les mains et continue la messe jusqu'à la communion. A la Secrète du jour, en est ajoutée une spéciale dans laquelle il est dit que « l'ineffable auteur du monde ayant choisi un nouveau roi » parmi les descendants d'Abraham, on le prie par l'intercession de la Vierge et des Saints de le gratifier d'une bénédiction abondante « de le visiter comme il a visité Moïse dans le buisson, Josué dans le combat, Gédéon dans le champ, Samuel dans le Temple » « de le remplir d'une Sagesse céleste » comme David et Salomon, d'être lui-même sa cuirasse, son casque et son bouclier. On demande que les nations lui soient fidèles, que les grands soient en paix, aiment la charité, s'abstiennent de la cupidité, se conforment à la justice. Ensuite, après la communion du prélat celle-ci est donnée au roi qui doit quand elle lui est présentée, « baiser la main qui l'a sacré » après quoi la cérémonie s'achève.

En opposition à cette solennité que la place m'a contraint à résumer trop succinctement, et avant d'en tirer les indications qui conviennent, je signalerai quelques particularités de la consécration des prélats.

Le jour de la consécration doit être également un dimanche ou le jour de la fête d'un des apôtres. Après la présentation préliminaire de l'« élu » par deux prélats assistants, au pontife officiant et après que celui-ci lui a notifié les devoirs d'un prélat, lui a posé une série de questions auxquelles il a répondu à chacune « Je le veux de tout mon cœur » il assiste à la messe du jour qui est dite jusqu'au Graduel. C'est à ce moment que se fait la consécration dont je passe sur les préliminaires pour arriver au rite spécial.

« L'élu » étant prosterné au pied du consécrateur celui-ci prend l'évangile et le pose tout ouvert sur la tête et les épaules de « l'élu » « le côté écrit touchant les épaules », après un certain temps et sans qu'aucune parole ait été dite l'é.angile est refermé et mis entre ses mains. C'est alors que le consécrateur et tous les évêques présents viennent chacun à leur tour imposer leurs mains sur sa tête en disant : recevez le Saint-Esprit, après quoi une serviette de lin est fixée autour de sa tête tandis que le consécrateur entonne le Veni Creator. *Le premier verset de ce chant achevé le pontife trempe son pouce droit dans l'huile sainte et fait une onction en forme de croix sur tout le sommet de la tête, à l'intérieur de la couronne formée par la serviette de lin, puis il étend l'onction à tout l'intérieur de cette couronne, et fait trois fois avec sa main droite le signe de la croix. Cette onction terminée le chant se poursuit, après*

quoi le pontife prie le Seigneur que, pour cette onction, la vertu du Saint-Esprit se répande intérieurement et extérieurement sur l'élu, qu'elle fasse abonder une foi constante, un cœur pur, une paix sincère ; que la puissance persuasive de ses paroles ne provienne pas de la sagesse humaine mais des effets produits par la force de l'Esprit-Saint ; qu'il ait les clefs du royaume des cieux et qu'il se serve du pouvoir que Dieu lui accorde pour l'édification et non pour « la destruction », que les péchés qu'il aura remis ou retenus le soient réellement, etc... Une seconde serviette de lin est ensuite mise autour du cou de l'élu et la consécration des paumes et des mains a lieu tandis que le Pontife demande que par cette onction il obtienne le pouvoir divin de l'imposition des mains. Le nouveau consacré joint alors ses mains paume contre paume et les appuie sur la serviette de lin enserrant son cou ; il reste ainsi pendant la bénédiction de sa crosse et de sa mitre. Tout étant terminé le nouveau consacré va à la place qui lui a été réservée accompagné de ses deux assistants qui lui essuient la tête et les mains avec du pain, délient les serviettes et lui rangent les cheveux avec « un peigne d'ivoire » puis la messe terminée et la secrète dite la cérémonie s'achève.

La comparaison de ces deux rites donne lieu à plusieurs remarques. D'abord la consécration se fait sur le poignet qui doit tenir l'épée et le sceptre pour le roi, ainsi que sur la nuque et entre les épaules, alors que pour le prélat elle se fait sur le sommet de la tête et à l'intérieur des mains. Le lien, le point de contact entre l'être consacré et l'Esprit qui l'adombre est différent, et ceci comme nous allons le voir se rapporte à deux aspects différents, à deux puissances de l'Esprit.

Mais auparavant je crois devoir signaler le fait curieux que sur certains bas reliefs égyptiens le Pharaon est représenté avec un épervier posé sur sa nuque ou ses épaules, le même symbole se retrouve sur les rois assyriens au dire de de Rougemont, or l'épervier est, chez tous les peuples, comme la colombe un des emblèmes de l'Esprit-Saint, cette colombe qui plane au-dessus de la tête du Christ dans le Jourdain et « au-dessus de la tête de certains Saints ». Mais la colombe et l'épervier, c'est la bonté et la force, la douceur, et... le pouvoir destructeur. C'est tour à tour cette colombe ou cet épervier, c'est cet oiseau saint que l'on retrouve, tantôt donnant tous les biens et toutes les bénédictions tantôt avec ses yeux jetant du feu, ses regards des éclairs, le bruit des ailes faisant entendre un roulement de tonnerre. C'est lui que l'on retrouve jusque chez les Indiens d'Amérique

planant sur les eaux primordiales, sur le chaos avant la création. C'est le Souffle de Dieu, ce Souffle « qui est dans les hommes, qui les rend intelligents » (*Job*, 31-8), *ce Souffle que Jésus donna à ses disciples « Et il souffla sur eux leur disant recevez le Saint-Esprit »* (*Jean*, 20-22) *ce Souffle qui protège et guérit, qui ressuscite : « Esprit viens des quatre vents et souffle sur ces morts, qu'ils revivent »* (*Ezéchiel*, 7-9) *mais aussi ce Souffle « qui est un torrent débordé et un feu dévorant »* (*Esaïe*, 30-28). *C'est lui qui anéantit les grands de la terre. « Il souffle sur eux et ils sèchent et un tourbillon les emporte comme un chaume »* (*Esaïe*, 40-24). *« Ils périssent par le souffle de Dieu et ils sont consumés par le vent de sa colère »* (*Job*, 4-9). *C'est ce même Esprit, ce même Souffle qui à la Pentecôte descendit sur les Apôtres armé de ses attributs* (*colombe et épervier*) *« Il se fit un grand bruit... comme le vent qui souffle avec impétuosité... et ils virent paraître des langues qui étaient comme de feu... et ils furent remplis de l'Esprit »* (*actes*, 2-3).

Cet Esprit-Saint la religion catholique semble en parler assez peu, nos évangiles eux-mêmes sont assez sobres sur son sujet. C'est lui qui adombra la Vierge, il est donc générateur ? C'est par lui que Jésus chasse les Démons (*Mathieu*, 12-28) *c'est donc lui qui a pouvoir sur les démons ? dans le rite de la consécration des prélats, comme je l'ai souligné, il est demandé à Dieu que son pouvoir ne soit pas employé pour la destruction, pourrait-il donc l'être ? C'est par lui d'après la Bible que seront ressuscité les morts, il est donc résurrecteur et régénérateur ? autant de questions. Devons-nous pour les résoudre demander aux religions anciennes ou aux anciennes, mythologies, qui toutes en parlent, plus de détails sur ses attributs ? Cela je le sais doit être fait avec la plus extrême prudence car les dieux mythologiques ont été trop souvent dédoublés et les mêmes attributs se trouvent souvent donnés à plusieurs, la somme des attributs d'une seule Force est s uvent répartie sur un nombre infini de divinités secondaires. Néanmoins il est une branche de la Tradition qui semble avoir beaucoup mieux conservé sa pureté primitive que les autres, c'est la tradition Bràhmanique — notez que je ne dis pas simplement Indoue. Ici de même qu'en la seconde personne de la trinité Brahmanique Vichnu nous avons le Dieu-Verbe, en la troisième Siva nous avons bien l'Esprit à la fois destructeur et régénérateur et non seulement régénérateur mais même sous un de ses aspects générateur... le Phallus n'est-il pas donné comme un de ses attributs, le phallus et le feu de la génération, le feu intérieur qui dort « aux reins » de*

l'homme, du microcosme, comme dans la mythologie c'est Vulcain le feu intérieur, qui préside au 7[e] *signe du zodiaque le signe de la génération, le signe des reins l'un des 3 signes d'air ou d'Esprit ; et dans la Bible n'est-il pas dit : « Je vis une figure semblable à un feu... depuis ce qui paraissait être ses reins jusqu'en bas c'était du feu et depuis ce qui paraissait être ses reins jusqu'en haut c'était une splendeur pareille à de l'airain poli. Elle avança une forme de main, me saisit par les cheveux et l'Esprit m'enleva »* (*Ezéchiel,* 8-2 et 3).

Mais cet Esprit est appelé tantôt Siva, tantôt Rudra — il a certes d'autres noms, mais ce sont là ses deux principaux, ses deux aspects — l'un bon, l'autre terrible, l'un plus élevé l'autre plus terrestre. C'est Rudra qui a puissance de commandement sur les Asuras, sur les démons, alors que Siva gouverne les Suras et est le Maître des éléments, l'air, le vent, le feu, etc... L'une de ses quatre mains, bénit, une autre tient un cerf nain et dans toutes les traditions le cerf est l'emblème de l'eau vivifiante et de la rosée, cette rosée qui dans la mythologie est Pandros a qui, comme à sa sœur Hersé, la pluie, fut confiée la garde du fils de Vulcain, cette eau qui selon la parole de l'apôtre que j'ai déjà citée rend sur la terre témoignage du Verbe... « et il y en a trois qui rendent témoignage sur la terre, l'esprit, l'eau et le sang et ces trois se rapportent à un » et ici encore une curieuse remarque est à faire c'est que certains auteurs prétendent — faisant une assimilation entre Rudra et Rudhira, ce dernier étant l'un des noms du sang — que Rudra veut dire le sang. On trouve cette étymologie notamment dans de Polier (1) *qui cite une légende tendant à confirmer cette version. Je dois convenir qu'un de nos meilleurs sanscritistes consulté par moi m'a répondu ceci : « Malgré leur similitude phonétique les deux racines rud « et rudh semblent être bien distinctes. Il se peut néanmoins « que certains aient établi une « assimilation »... Quoi qu'il en soit je pense que la chose mérite d'être citée d'autant plus que d'un autre côté on lit dans la Bible : « Moïse égorgea le taureau... puis il répandit le sang au pied de l'autel et le consacra ainsi pour y faire l'expiation »* (*Lévitique,* 8-15). *« Et Moïse prit le sang et le répandit sur le peuple et dit : Voici le sang de l'alliance que l'Eternel a traitée avec vous »* (*Exode,* 24-8) *car « l'Esprit de la chair est dans le sang » etc... et l'épître aux Hébreux ne dit-elle pas plus explicitement encore* (9-22-23) : *« Et selon la loi*

1. De Potier, *Mythologie des Indous*, 2 vol., 1809.

presque toutes choses sont purifiées par le sang et sans effusion de sang il ne se fait point de rémission des péchés ».

« *Il a donc fallu que les choses qui représentaient celles qui sont dans le ciel fussent purifiées de cette manière mais que les célestes fussent purifiées par des sacrifices plus excellents* ».

Or l'effet de l'onction du prélat ne lui confère-t-elle pas un pouvoir de la rémission des péchés ; celui de l'onction du roi n'est-il pas d'armer son bras du glaive béni pour répondre le sang de l'ennemi de Dieu et n'est-ce paslen passant à travers son propre sang que cette onction pent pénétrer « *jusque dans son cœur* » *ainsi que je l'ai souligné tout à l'heure.*

Je n'en finirais plus si je voulais examiner tous les aspects que peut révéler l'étude de Siva et si j'ai touché quelques mots de Vulcain je n'ai rien dit encore des deux autres dieux mythologiques correspondant aux deux autres signes du triangle zodiacal d'air ou plutôt d'Esprit : Mercure et Junon ; Mercure qui correspond au 3e *signe du zodiaque, signe en rapport avec les épaules, les bras et les mains ; les épaules entre lesquelles se fait l'onction du roi et sur lesquelles se pose l'évangile dans la consécration du prélat, les bras et les mains sur lesquels se fait la seconde onction ; et dans la Bible ne lit-on pas que l'Esprit du Dieu des armées plana sur Israël et lui donna la victoire, tant que Moïse tint ses bras élevés (Exode,* 17-11), *et n'est-ce pas lorsque la main de l'Eternel est sur eux que les prophètes prophétisent* « *La parole fut adressée à Ezéchiel... La main de l'Eternel fut sur lui* » *(Ezéch.* 1-3) « *Et la main de l'Eternel fut sur Elie et s'étant ceint les reins il courut devant Achab* » (1 *Rois,* 18-43). *N'est-ce pas les bras de l'Eternel qui jugeront le monde* « *Ma justice est proche... et mes bras jugeront les peuples* » *(Esaïe.* 51-11*) et n'est-ce pas lui, l'Eternel* « *qui se tiendra entre les épaules* » *de Benjamin (Deut.* 33-12).

Quant à Junon, sa prêtresse, comme je l'ai signalé précédemment, est conduite par deux taureaux de même que Siva s'avance comme destructeur monté sur le taureau Dharma ; de même Junon correspond au 11e *signe du zodiaque en rapport avec les jarrets et les jambes et ici encore je n'aurais que le choix entre les citations bibliques. Je me contenterai de celle-ci dans laquelle est montré le géant Goliath s'avançant comme* « *exterminateur* » *de David et comme* « *destructeur* » *du peuple de Dieu. Il avait des jambières d'airain sur les jambes et un javelot entre les épaules* (1 *Samuel,* 17-6*) De même... mais je n'en finirais plus* !

Il est dit dans certains auteurs que lorsque les rites

nécessaires sont dûment accomplis, lorsque l'on s'est mis dans l'état exigé par la Loi divine, lorsque l'on a suivi l'ascèse nécessaire pour obtenir ses dons, Siva les accorde toujours sans pouvoir les retirer ensuite, même si quelque jour ils doivent être mal employés. De même le prélat consacré peut déchoir sans qu'il perde de ce fait le pouvoir accordé par la consécration, et c'est pourquoi un prêtre consacré fera toujours, suivant la tradition catholique, descendre Christ dans l'hostie lors de l'élévation, même si cette hostie doit servir à quelques rites sataniques, même si cette élévation fait partie d'une messe noire. De même qu'un roi peut avoir des « vices monstrueux » sans que pour cela l'effet de l'onction reçue perde de sa puissance.

Mais si l'Esprit accorde ainsi ses dons, — dons quelquefois terribles pour ceux à qui ils sont donnés car « Il sera beaucoup demandé à celui qui a beaucoup reçu ».— Intelligence, science dont s'enorgueillit trop souvent l'homme, Art sous toutes ses formes. Compréhension, Génie, Sagesse parfaite même qui eux aussi ne sont pas sans éveiller l'orgueil de ceux qui les possèdent ; pouvoir de commander aux êtres, aux choses, voire aux démons, conquis par les ascèses occultes, pouvoir de guérison, pouvoir de rémission qui eux encore se rencontrent trop rarement avec l'humilité du cœur, si l'esprit accorde ainsi ses dons à qui les lui demande « car quiconque demande reçoit » (Mat. 7-8) *le pouvoir de « Sauver » n'est pas dans ses attributions puisque le Verbe seul est le « Sauveur » des hommes. Et pour terminer je citerai cette légende que je trouve dans de Polier quoique je ne puisse affirmer qu'elle soit parfaitement orthodoxe, au paint de vue Sivaïste.*

Un certain Rajah Djanaka serviteur zélé de Siva ayant accompli tous les rites et pratiqué toutes les ascèses requises, ce dernier lui ordonna de lui demander le don qu'il lui plairait et qui lui serait immédialement accordé. Le Rajah, homme pieux parfaitement détaché des biens terrestres, voire intellectuels lui demanda la « béatitude éternelle ». Je ne puis t'accorder ce don lui répondit Siva, car il appartient à Vichnu seul de pouvoir le donner, mais voulant cependant lui marquer sa faveur il lui remit un talisman merveilleux, son arc, qui devait par la suite le faire se rencontrer avec Vichnu lui-même lors de la 7e *incarnation de ce dieu en Rama et lui permettre ainsi humblement d'obtenir le seul bien désirable à ses yeux.*

C'est pourquoi il est dit : Bienheureux les pauvres en l'Esprit, car le royaume des cieux leur appartient.

ARGOS.

Âtmâ-Gîtâ

Dans notre plus récent ouvrage, nous avons fait allusion à un sens intérieur de la *Bhagavad-Gîtâ*, qui, lorsqu'elle est envisagée à ce point de vue, prend le nom d'*Âtmâ-Gîtâ* (1) ; comme on nous a demandé quelques explications à ce sujet, nous pensons qu'il ne sera pas sans intérêt de les donner ici.

La *Bhagavad-Gîtâ*, qui est, ainsi qu'on le sait, un épisode détaché du *Mahâbhârata* (2), a été tant de fois traduite dans les langues occidentales qu'elle devrait être bien connue de tout le monde ; mais il n'en est rien, car, à vrai dire, aucune de ces traductions ne témoigne d'une véritable compréhension. Le titre même est généralement rendu d'une façon quelque peu inexacte, par « Chant du Bienheureux », car en réalité, le sens principal de *Bhagavat* est celui de « glorieux » et de « vénérable » ; celui d' « heureux » existe aussi, mais d'une façon très secondaire, et d'ailleurs il convient assez mal dans le cas dont il s'agit (3). En effet, *Bhagavat* est une épithète qui s'applique

1. *Autorité spirituelle et pouvoir temporel*, p. 79, note 1.

2. Nous rappelons que les deux *Itihâsas*, c'est-à-dire le *Râmâyana* et le *Mahâbhârata*, faisant partie de la *Smriti*, donc ayant le caractère d'écrits traditionnels, sont tout autre chose que les simples " poèmes épiques ", au sens profane et " littéraire ", qu'y voient d'ordinaire les Occidentaux.

3. Il y a une certaine parenté, qui peut prêter à confusion, entre les racines *bhaj* et *bhuj* ; cette dernière, dont le sens primitif est celui de " manger ", exprime surtout les idées de jouissance, de possession, de bonheur ; par contre, dans la première et dans ses dérivés, comme *bhaga* et surtout *bhakti*, les idées prédominantes sont celles de vénération, d'adoration, de respect, de dévouement ou d'attachement.

à tous les aspects divins, et aussi aux êtres qui sont considérés comme particulièrement dignes de vénération (1) ; l'idée de bonheur, qui est d'ailleurs, au fond, d'ordre tout indidivuel et humain, ne s'y trouve pas nécessairement contenue. Il n'y a rien d'étonnant à ce que cette épithète soit donnée notamment à Krishna, qui n'est pas seulement un personnage vénérable, mais qui, en tant que huitième *avatâra* de *Vishnu,* correspond réellement à un aspect divin ; mais il y a encore ici quelque chose de plus.

Pour comprendre ceci, il faut se souvenir que les deux points de vue Vishnuïte, et shivaïte, qui correspondent à deux grandes voies convenant à des êtres de nature différente, prennent chacun, comme support pour s'élever vers le Principe suprême, un des deux aspects divins, complémentaires en quelque sorte, auxquels ils doivent leurs désignations respectives, et transposent cet aspect de telle façon qu'ils l'identifient au Principe même, envisagé sans aucune restriction et au delà de toute détermination ou spécification quelconque. C'est pourquoi les *Shaivas* désignent le Principe suprême comme *Mahâdêva* ou *Mahêshwara,* qui est proprement un équivalent de *Shiva,* tandis que les *Vaishnavas* le désignent de même par quelqu'un des noms de *Vishnu,* comme *Nârâyana* ou *Bhagavat,* ce dernier étant surtout employé par une certaine branche qui porte pour cette raison la dénomination de *Bhâgavatas.* Il n'y a d'ailleurs dans tout cela aucun élément de contradic-

1. Les Bouddhistes donnent naturellement ce titre à Bouddha, et les Jaïnas le donnent de même à leurs *Tîrtankaras.*

tion : les noms sont multiples comme les voies auxquelles ils se rapportent, mais ces voies, plus ou moins directement, conduisent toutes vers le même but ; la doctrine hindoue ne connaît rien de semblable à l'exclusivisme occidental, pour lequel une seule et même voie devrait convenir pareillement à tous les êtres, sans tenir aucun compte des différences de nature qui existent entre ceux-ci.

Maintenant, il sera facile de comprendre que *Bhagavat*, étant identifié au Principe suprême, n'est autre, par là-même, que l'*Âtmâ* inconditionné ; et ceci est vrai dans tous les cas, que cet *Âtmâ* soit envisagé dans l'ordre « macrocosmique » ou dans l'ordre « microcosmique », suivant qu'on voudra faire l'application à des points de vue divers ; nous ne pouvons évidemment songer à reproduire tous les développements que nous avons déjà donnés ailleurs à ce sujet (1). Ce qui nous intéresse le plus directement ici, c'est l'application que nous pouvons appeler « microcosmique », c'est-à-dire celle qui est faite à chaque être considéré en particulier : à cet égard, Krishna et Arjuna représentent respectivement le « Soi » et le « moi », la personnalité et l'individualité, qui sont *Âtmâ* inconditionné et *jîvâtmâ*. L'enseignement donné par Krishna à Arjuna, c'est, à ce point de vue intérieur, l'intuition intellectuelle, supra-rationnelle, par laquelle le « Soi » se communique au « moi », lorsque celui-ci est « qualifié » et préparé de telle façon que

1. Nous renverrons surtout, pour ceci et pour ce qui va suivre, aux considérations que nous avons exposées dans *L'Homme et son devenir selon le Vêdânta*.

cette communication puisse s'établir effectivement.

On devra remarquer, car ceci est de la plus grande importance pour ce dont il s'agit, que Krishna et Arjuna sont représentés comme montés sur un même char ; ce char est le « véhicule » de l'être envisagé dans son état de manifestation ; et, tandis qu'Arjuna combat, Krishna conduit le char sans combattre, c'est-à-dire sans être lui-même engagé dans l'action. En effet, la bataille dont il est question symbolise l'action, d'une façon tout à fait générale, sous une forme appropriée à la nature et à la fonction des Kshatriyas, à qui le livre est plus spécialement destiné (1) ; le champ de bataille (*Kshêtra*) est le domaine de l'action, dans lequel l'individu développe ses possibilités ; et cette action n'affecte aucunement l'être principiel, permanent et immuable, mais concerne seulement l'« âme vivante » individuelle (*jîvâtmâ*). Les deux qui sont montés sur le même char sont donc la même chose que les deux oiseaux dont il est parlé dans les *Upanishads* : « Deux oiseaux, compagnons inséparablement unis résident sur un même arbre ; l'un mange le fruit de l'arbre, l'autre regarde sans manger » (2). Ici aussi, avec un symbolisme différent pour représenter l'action, le premier de ces deux oiseaux est *jîvâtmâ*, et le second est *Âtmâ*

1. Il est à noter que ce sens est aussi, très exactement, celui de la conception islamique de la " guerre sainte „ (*jihad*) ; l'application sociale et extérieure n'est ici que secondaire, et ce qui le montre bien, c'est qu'elle constitue seulement la " petite guerre sainte „ (*jihad sephir*), tandis que la " grande guerre sainte „ (*jihad Kebir*) est d'ordre purement intérieur et spirituel.

2. *Mundaka Upanishad*, 3ᵉ Mundaka, 1ᵉʳ Khanda, shruti 1 ; *Shwêtâshwatara Upanishad*, 4ᵉ Adhyâya, shruti 6.

inconditionné ; il en est encore de même pour les « deux qui sont entrés dans la caverne », dont il est question dans un autre texte (1) ; et, si ces deux sont toujours étroitement unis, c'est que véritablement ils ne sont qu'un au regard de la réalité absolue, car *jîvâtmâ* ne se distingue d'*Âtmâ* qu'en mode illusoire.

Il y a aussi, pour exprimer cette union, et précisément en rapport direct avec l'*Âtmâ-Gîtâ*, un terme qui est particulièrement remarquable : c'est celui de *Naranârâyana*. On sait que *Nârâyana*, « Celui qui marche (ou qui est porté) sur les eaux », est un nom de *Vishnu*, appliqué par transposition à *Paramâtmâ* ou au Principe suprême, ainsi que nous l'avons dit plus haut ; les eaux représentent ici les possibilités formelles ou individuelles (2). D'autre part, *nara* ou *nri* est l'homme. l'être individuel en tant qu'appartenant à l'espèce humaine ; et il y a lieu de remarquer l'étroite relation qui existe entre ce mot et celui de *nâra* qui désigne les eaux (3) ; ceci nous entraînerait d'ailleurs trop loin de notre sujet. Ainsi, *Nara* et *Nârâyana* sont respectivement l'individuel et l'Universel, le « *moi* » et le « *Soi* », l'état manifesté d'un être et son principe non-manifesté ; et ils sont réunis indissolublement dans l'ensemble *Naranârâya-*

1. *Katha Upanishad*, 1[er] Adhyâya, 3[e] Vallî, shruti 1. — La " caverne " n'est autre que la cavité du cœur, qui représente le lieu de l'union de l'individuel avec l'Universel, ou du " moi " avec le " Soi ".

2. Dans la tradition chrétienne, la marche du Christ sur les eaux a une signification qui se rapporte exactement au même symbolisme.

3. Peut-être, chez les Grecs, le nom de Nérée et des Néréides, nymphes des eaux, n'est-il pas sans rapport avec le sanscrit *nâra*.

na, dont il est parlé parfois comme de deux ascètes résidant sur l'Himâlaya, ce qui rappelle plus spécialement le dernier des textes des *Upanishads* que nous avons mentionnés tout à l'heure, texte dans lequel les « deux qui, sont entrés dans la caverne » sont désignés en même temps comme « demeurant sur le plus haut sommet » (1). On dit aussi que, dans ce même ensemble, *Nara* est Arjuna, et *Nârâyana* est Krishna ; ce sont les deux qui sont montés sur le même char, et c'est toujours, sous un nom ou sous un autre, et quelles que soient les formes symboliques employées, *jîvâtmâ* et *Paramâtmâ*.

Ces indications permettront de comprendre ce qu'est le sens intérieur de la *Bhagavad-Gîtâ*, sens par rapport auquel tous les autres ne sont en somme que des applications plus ou moins contingentes. Cela est vrai notamment du sens social, dans lequel les fonctions de contemplation et d'action, se rapportant respectivement au supra-individuel et à l'individuel, sont considérées comme étant celles du Brâhmane et du Kshatriya (2). Il est dit que le Brâhmane est le type des êtres fixes ou immuables (*sthâvara*), et que le Kshatriya est le type des êtres mobiles ou changeants (*jangama*) (3) ; on peut voir sans difficulté l'analogie qui existe entre ces deux classes d'êtres d'une part, et, d'autre part, la personnalité immuable

1. Il y a là une indication des rapports symboliques de la caverne et de la montagne, auxquels nous avons eu l'occasion de faire allusion dans *Le Roi du Monde*.

2. Ce point de vue est celui que nous avons développé surtout dans *Autorité spirituelle et pouvoir temporel*.

3. L'ensemble des êtres est parfois désigné par le composé *sthâvarajangama*.

et l'individualité soumise au changement ; et ceci établit immédiatement le lien entre ce sens et le précédent. Nous voyons en outre que là même où il est spécialement question du Kshatriya, celui-ci, parce que l'action est sa fonction propre, peut être pris pour symboliser l'individualité quelle qu'elle soit, qui forcément est aussi engagée dans l'action par les conditions mêmes de son existence, tandis que le Brâhmane, en raison de sa fonction de contemplation ou de connaissance pure, représente les états supérieurs de l'être (1) ; et ainsi l'on pourrait dire que tout être a en lui-même le Brahmâne et le Kshatriya, mais avec prédominance de l'une ou de l'autre des deux natures, suivant que ses tendances le portent principalement du côté de la contemplation ou du côté de l'action. On voit par là que la portée de l'enseignement contenu dans la *Bhagavad-Gîtâ* est loin de se limiter aux Kshatriyas, entendus au sens propre, bien que la forme sous laquelle cet enseignement est exposé leur convienne tout particulièrement ; et, si les Occidentaux, chez qui la nature du Kshatriya se rencontre beaucoup plus fréquemment que celle du Brâhmane, revenaient à la compréhension des idées traditionnelles, une telle forme est sans doute aussi celle qui leur serait le plus immédiatement accessible.

RENÉ GUÉNON.

1. C'est pourquoi le Brâhmane est désigné comme un *Dêva* sur la terre, les *Dêvas* correspondant aux états supra-individuels ou informels (quoique encore manifestés) ; cette désignation, qui est rigoureusement juste, semble n'avoir jamais été comprise des Occidentaux.

La Puissance du Mantra

selon l'ésotérisme asiatique.

Un des aspects les moins connus de l'ésotérisme asiatique paraît bien être celui qui concerne le *Mantra*. Il est dit communément que certains mots ont un pouvoir mystérieux et redoutable, et ceci est une légende qui appartient à diverses traditions. La puissance du verbe, de la parole, fut développée dans les divers ésotérismes ; la *Kabbalah*, par exemple, est, en grande partie, basée sur la valeur numérique et symbolique de l'alphabet hébraïque ; cette valeur devient transposable ; un verset de la Genèse acquiert ainsi, lettre par lettre, un sens occulte et profond. Il est possible également d'effectuer des opérations mathématiques sur ces valeurs et d'obtenir de nouvelles sentences dont l'interprétation est le grand travail du kabbaliste. Il est dit, enfin, que le *signe* matériel, la lettre de l'alphabet, possède une valeur propre, une valeur universelle, une puissance individuelle qui la fait participer activement à la manifestation formelle.

Une telle tradition existe en Asie avec le *Dêvanâgarî* ou sanscrit. On dit que les lettres (*varna*) de

l'alphabet sanscrit ont un pouvoir (*shakti*) propre. Le *mantra* est traduit ordinairement par « formule religieuse », « syllabe mystique ». Les orientalistes sont étonnés de ne pas trouver de sens à ces syllabes et donnent souvent des interprétations erronées. Les rituels tantriques, en particulier, sont remplis de semblables « interjections », et les contresens les plus grossiers ont été commis à ce sujet.

Disons tout de suite que le *mantra*, en lui-même, n'a rien de saint, ni de vénérable. C'est une *puissance*, voilà tout. Cette puissance peut être utilisée pour le bien ou le mal, selon la libre volonté de l'opérateur. On peut tuer par un *mantra* ; par le *mantra*, les extases de « l'au-delà de la conscience » sont atteintes ; la puissance du *Guru* (Maître) est transférée dans le corps de *Chêla* (disciple) par un *mantra* dans l'initiation appelée *vêdhadîkshâ* ; et il est assuré que le *Chêla* perd souvent connaissance sous l'action puissante de la force occulte dégagée par la prononciation du *mantra* et qui est transférée en lui. Il est dit également que le feu peut être allumé par un *mantra*, et je tiens de témoins dignes de foi que, encore maintenant, dans la cérémonie du *kushandikâ homa*, le feu est allumé par le *bîja* du feu (RAM) sans avoir recours à aucun moyen physique.

Le *mantra* est la puissance (*shakti*) sous la forme du son (*shabda*). Le son est une qualité constitutive (*guna*) de l'*âkâsha* et présente deux aspects : littéral et non-littéral. Le son littéral, le seul qui nous intéresse ici, se traduit par des sentences *(vâkya)*, des mots *(pada)* et des lettres *(varna)*. Un tel son a une

valeur propre et un sens déterminé. Le son est l'expression formelle d'une réalité qui appartient au domaine du non-formel et du permanent et qui se manifeste dans l'expression du verbe ou de l'écriture. Il y a un état auquel correspond le signe matériel, état inclus dans la manifestation, bien entendu. Des Hindous m'ont dit que, dans cet état, les lettres apparaissent comme des symboles rayonnants, et que, dans un état plus subtil, ces lettres devenaient des êtres vivants, des formes resplendissantes semblables à des déités.

La lettre littérale, dont la réunion est le *mantra*, n'est donc que la manifestation d'un noumène d'ordre transcendantal. Je n'aborderai pas ici le problème psychologique, c'est-à-dire l'action du *signe* sur l'être humain et le mécanisme mental qui précède la parole. Je dirai simplement que les textes tantriques assurent que les centres subtils du corps humain sont profondément influencés par ces signes ; chaque centre a une « couleur », une vibration particulière, et il est possible d'y percevoir une lettre dominante, sorte de racine *(bîja)*, et des lettres secondaires. Une comparaison musicale fera comprendre ceci : dans un accord consonant parfait, il y a la *dominante* qu'accompagnent la tonique et la médiante, et auxquelles on ajoute parfois la réplique de la tonique à l'octave. La dominante sera la *racine* de l'accord qu'accompagneront les autres notes.

Nous venons de voir que la racine des signes est nommée *bîja*. Le « son naturel » d'une chose, sa « signature », pourrait-on dire, est le *son* produit par les diverses forces qui constituent cette chose. Celui

qui mentalement et oralement prononce le « nom naturel » de n'importe quelle chose, *crée* cette chose, c'est-à-dire fait passer de puissance en acte ses forces constitutives. Voici un exemple : le nom « naturel » du feu est RAM. C'est le son grossier, la représentation sonore du son subtil produit par les forces constituant le feu. Lorsque le *Yogî* prononce le *mantra* de façon à l' « éveiller », selon l'expression du rituel *(prabuddha)*, la puissance du feu agit. Il est de tradition constante que la répétition mentale et vocale, avec une attention suffisante, d'un *mantra, sans en connaître le sens,* produit un résultat déjà très appréciable ; ceci est courant au Thibet ; beaucoup de moines lisent dévotement les textes sanscrits sans connaître le sens ; le « son » suffit pour les imprégner de la force bénéfique du *mantra.* Ainsi, dans le rite de la « production de chaleur interne », le rite du *tumo,* il est dit que le *Yogî* thibétain doit « visualiser » la lettre RAM dans une certaine partie de son corps et la voir ainsi resplendissante et entourée de flammes. Le *manas* (mental) prend bientôt la forme de la lettre que l'imagination présente devant les yeux du *Yogî,* et peu à peu la vision du monde extérieur (qui n'est que subjectif selon l'enseignement de la plupart des écoles thibétaines) se transforme en un océan de flammes... Chaque lettre sanscrite a ainsi son sens propre et sert de racine à une manifestation déterminée. L'ensemble de ces manifestations est la création visible, et il est dit aussi que « les lettres veillent perpétuellement sur la manifestation... ».

On peut dire en conséquence, que, dans un certain

état, (le non-formel), la différenciation de langue n'existe pas ; le signe étant « vue » dans son essence, l'ensemble de ces signes devient une langue universelle ; d'ailleurs, les mouvements du *manas* (mental) sont identiques chez tous les hommes : « l'idée » d'une jarre, d'un pot, d'un cube, est identique chez tous les hommes ; l'expression verbale diffère. Selon la Tradition, il n'y eut d'abord qu'une seule langue. Nous trouvons dans les livres juifs quelque chose de semblable dans le symbole de la Tour de Babel. Dans le *Rigvêda*, il y a un passage qui parle « des trois pères et des trois mères » qui transformèrent « le verbe universel » dans ses expressions de différenciation.

Je donnerai ici un exemple d'un *mantra* qui a une grande importance dans le rituel hindou : la *Gâyatrî*. Voici son texte : *Om. tat savitur varênyam bhargo dêvasya dhîmahi dhiyo yo nah prachodayât.* Ceci peut se traduire par : « Om. *puissions-nous atteindre la grande gloire du dieu Savitri de façon à ce qu'il puisse nous inspirer dans nos pensées et nos travaux* ». C'est un appel au dieu *Savitri*, et cela explique pourquoi on le nomme aussi la *Sâvitrî*. Ce *mantra* est extrait des *Vêdas*. Son excellence est telle qu'il est devenu le type métrique de certains vers védiques. Un vers *Gâyatrî* contient 3 pieds de 8 syllables chacun. Le mantra *Gâyatrî* lui-même n'a que 7 syllabes dans son premier pied ; on y ajoute le *OM*. La tradition dit qu'il y eut un quatrième pied ; ce quatrième pied aurait disparu dans la suite des temps, et ceci a un rapport avec les cycles hindous. Sa présence est d'ail-

leurs indiquée dans le *Chhândogya Upanishad* (III.12.13) et les *Brahma-Sûtras* (I.1.25).

On donne au *mantra* de la *Gâyatrî* le nom de *Sâvitrî*. Cela veut dire : « consacré à *Savitrî* ». Chose étrange cette déité est une des moins citées dans le panthéon védique. Elle est, avant tout, la déité resplendissante d'or. Elle possède des yeux d'or *(hiranyâksha)*, des mains d'or *(hiranyapâni)*, une langue d'or *(hiranyajihva)*, des bras d'or étendus pour saisir le plus de créatures possible et répandre sa puissance le plus largement possible. Elle n'est qu'un aspect de *Sûrya*, le dieu resplendissant, dont la manifestation visible et extérieure est le soleil.

La question de l'origine de ce *mantra* peut se poser. Il est communément attribué à *Vishvâmitra* ; les hymnes du 3e livre *(mandala)* du *Rigvêda* ont été « vus » par *Vishvâmitra*, selon la forte et étrange expression des textes dont le symbolisme est profond, N'oublions pas qu'il ne s'agit pas ici d'une personnalité, mais d'un groupe ; celui-ci est dit avoir appartenu au clan des *Kaushikas*. Le passage du *Rigvêda* où apparaît ce *mantra* n'est pas homogène, mais contient une suite d'invocations à diverses déités : *Pûshâ, Soma, Indra, Varuna, Savitri*, etc...

L'invocation à *Savitri*, dont nous donnons plus haut la traduction a donc une origine lointaine et un passé considérable. La *Gâyatrî* n'est pas une prière, ainsi que trop souvent les traducteurs la nomment ; c'est faire preuve de méconnaissance totale à l'égard de ce *mantra*. Ce n'est pas un « acte de foi » ou même un « appel magique », ainsi que je l'ai vu décrire aussi

parfois. C'est beaucoup plus que tout cela : c'est un *mantra*, et je m'aperçois que je ne possède pas de mots européens pour le traduire ; peut-être « potentialité » ?... *Savitri* est un aspect de la puissance de « l'au-delà » de la manifestation ; ce pouvoir possède une « forme » rayonnante et de qualité (*guna*) pure symbolisée par l'*Or* et ainsi la *Lumière* est le meilleur symbolisme de *Savita*, car il représente la Conscience suprême manifestée.

Le *mantra* doit produire, chez celui qui le récite, un changement d'état profond qui atteint particulièrement les enveloppes de manifestation et les met en « état de réceptivité » ; ceci n'est qu'un aspect du problème. Les Hindous appellent ce changement un *samskâṛa* ; et, lorsque ce changement est utilisé pour certains rites d'initiation, il est nommé *dîkshâ* ; l'initiation d'un jeune homme afin de lui permettre de lire les trois *Vêdas* et de prendre part aux rites domestiques *(grihya)* et publics (*shrauta*) est appelée *Gâyatrî dîshâ* ou *Upanâyana*, selon l'expression plus récente. Je ne m'étendrai pas ici sur des données qui me paraissent trop techniques ; je citerai simplement le *Shatapatha Brâhmana* (XI.5.4.12) : « *En posant la main droite* (*sur le disciple*), *le* Guru *s'engrosse* (*de lui*) ; *dans la* 3° *nuit, le disciple est né comme Brâhmane par la* Sâvitrî »... Il y a dans ce rite une expression intraduisible qui renferme l'idée de gestation et de naissance. L'*Aitarêya Brâhmana* (I.1.3) décrit aussi un rite d'initiation dans lequel le candidat est enfermé dans une peau comme un fœtus. Le *mantra* de la *Gâyatrî* est le « mot de puissance » qui permet la

« renaissance » spirituelle du disciple, car la déité du *mantra* est *Savitri*, le Générateur. Nous venons de voir que le *Guru* représentait ce générateur dans le plan humain, et ainsi les textes ajoutent que la *Gâyatrî* est la mère et que le *Guru* est le père...

L'étude de ce *mantra* nous amène ainsi à parler des rites d'initiation des jeunes Brâhmanes, et ceci en montre l'importance. Par ce rite, le disciple est un *dvija*, un « né deux fois ». La puissance qu'a conférée le *mantra* de la *Gâyatrî* permet la « compréhension » des textes traditionnels. Il y a d'autres initiations plus particulières en quelque sorte et sur lesquelles je ne peux m'étendre ici (*dîksharûya ishti, avântara dîkshâ*...) Enfin, il faut noter que l'entrée chez les *Sannyâsîs* est opérée également par la *Gâyatrî*, qui permet par sa puissance régénératrice de se joindre à un ordre ascétique selon le choix et la caste du disciple.

Un autre aspect de ce *mantra*, et non pas des moins curieux, est celui qui est appelé *Prâyashchitta* ; c'est la possibilité de « rémission des péchés », selon un terme religieux occidental, qui n'exprime d'ailleurs qu'imparfaitement le véritable sens. Le *mantra* possède alors un véritable « pouvoir sacramentel », selon le même vocabulaire. Il y a toujours l'idée de la renaissance, de la purification, du « nouvel homme ». Un tel usage est courant dans le rituel hindou qui requiert la récitation de la *Gâyatrî* en cas de fautes contre les règles brâmaniques. Il est dit que le *mantra* doit être récité d'une façon particulière, dans laquelle la sus-

pension, ou tout au moins la régularisation rythmée et déterminée du souffle joue un grand rôle.

Nous terminerons cette étude sur la *Gâyatrî* en mentionnant un autre aspect du *mantra* ; ceci n'est pas pour surprendre, car l'étude d'un *mantra* conduit à une multitude d'aspects que l'on peut dire indéfinie. Il s'agit de la méditation sur le *mantra,* ce que l'on appelle *vidyâ* ; il existe ainsi la *Gâyatrividyâ* qui utilise le *mantra* dont nous nous occupons ici. Dans le corps humain, il y a divers centres d'énergie auxquels correspondent symboliquement et occultement d'autres centres que je pourrais appeler cosmiques et qui représentent à leur tour des aspects de la manifestation universelle. Les déités sont une réprésentation de cette manifestation également. Il existe ainsi des images en Asie, qui représentent un corps humain entouré de déités reliées par un lien à diverses parties du corps ; l'un des enseignements à ce sujet consiste à s'unir PAR le centre humain, au Centre cosmique ; cet élargissement de conscience effectué, le passage dans le non-manifesté est rendu possible. Il ne m'est pas possible de citer les passages des textes qui se rapportent à la méditation sur la *Gâyatrî* ; voici les références : *Chhândogya Upanishad,* III.12.13 ; *Brihadâranyaka Upanishad,* V. 14. Le but essentiel de tout ceci est l'atteinte de Brahma, au delà du *nâma-rupa* (le nom-forme), l'expérience ou mieux la réalisation spirituelle incommunicable...

Il est vraiment curieux et humainement incompréhensible de voir une simple phrase avoir pris une telle importance. Des millions de bouches ont prononcé et

prononcent encore la *Gâyatrî* avec ferveur ; des *yogîs* s'abîment dans les hautes extases spirituelles par sa méditation. Le *mantra* est toujours *vivant*. Il en est qui connaissent son pouvoir, et cet exemple m'a paru la meilleure illustration possible de la valeur du *mantra*. Il en est qui, transmis de bouche à oreille, sont d'une antiquité insondable ; des écoles occultes se transmettent le « mot » (le *Guru-mantra*) qui éclaire, éveille, libère. Cet aspect est peu connu et même méconnu en Occident. La puissance du VERBE a été oubliée ici, comme cela arrive toujours lorsque le sens traditionnel disparaît et que la « Parole » devient incompréhensible. Il est alors sage que la doctrine ne soit pas complètement perdue. Il est dit, à ce sujet, que certains, dans des lieux ignorés du monde, s'efforcent de la conserver, et qu'ainsi la « Lumière qui éclaire le monde » n'est jamais complètement occultée.

JEAN MARQUÈS-RIVIÈRE.

Le Ternaire dans le Manifesté

DANS notre article sur « La Notion de l'Absolu » (1) nous disions, pour justifier la considération, dans l'Absolu, de la Trinité « virtuelle »», que tout ayant été produit par une action trinitaire et sous une modalité trinitaire, il fallait bien que le ternaire se trouvât en principe dans la Cause Première.

Parmi les diverses formes de la Tradition, il n'y a guère que la Kabbale, disions-nous plus tard (2), qui ait fait allusion directe à la Trinité « virtuelle », constituée par les trois *middoth* suprêmes. A ces trois middoth correspondent, par transposition anagogique, ainsi que nous l'avons expliqué, *Sat*, *Chit* et *Ânanda* dans la doctrine hindoue, *El-Âqil*, *El-Aqlu* et *El-Maqûl* dans l'ésotérisme musulman, le *Père*, le *Fils* et le *Saint-Esprit* dans la doctrine chrétienne, correspondant respectivement à l'Esprit Connaissant Suprême, ou Vérité absolue, à l'Action Connaissante Suprême, ou Bonté absolue, et à la Réalité Intelligible Suprême, ou Beauté absolue,

Mais la Trinité ne devient vraiment distincte (quoique seulement en tant qu'une triplicité de relations entre trois sujets d'action dans une seule essence) que dans l'Etre Universel, l'*Îshwara* des Hindous, le Dieu Créateur des Chrétiens. Dans cette Trinité « actuelle » ainsi que nous l'avons appelée, les corres-

1. *Voile d'Isis*, no 114, juin 1929.
2. *Voile d'Isis*, no 118, octobre 1929.

pondances avec les trois transcendantaux sont changées, la « procession » des termes restant toutefois la même ; car à l'Etre d'Îshwara, *Sat*, le Père, correspond la Bonté Universelle (la raison d'être d'Îshwara étant de continuer l'objectivation de la Beauté Suprême) ; à la Conscience d'Îshwara, *Chit*, le Verbe, (qui procède de *Sat*, le Père), correspond la Vérité Universelle ; et à la Béatitude d'Îshwara, *Ânanda*, l'Esprit-Saint, correspond la Beauté Universelle. C'est *Sat*, en effet, qui veut l'édification du Manifesté ; c'est *Chit* (opérant par l'intermédiaire de *Purusha*, l'Essence principielle) qui la spécifie et en dresse le plan ; et c'est *Ânanda* (opérant par l'intermédiaire de *Prakriti*, la Substance principielle) qui la réalise (1). Voici, en résumé, les correspondances de ces trois termes de la Trinité « actuelle » dans diverses formes de la Tradition :

Hindoue :	Sat	Chit	Ânanda
Taoïste :	Tei	Yang	Yinn
Egyptienne :	Tem	Shu	Tefnut
	Amen-Râ	Khnemu	Nebuut
Kabbaliste :	Kether	Hochmach	Binah
Chrétienne :	Père	Verbe	Esprit-Saint (2).

La Tradition nous enseigne donc très nettement que la Manifestation a été produite par une action ternaire. Et s'il en est ainsi, nous devons nous attendre à trouver les « vestiges » de cette action, comme dirait saint Augustin, dans tout le Manifesté. C'est cette

1. Pour plus de détails, voir le *Voile d'Isis*, n° 119, novembre 1929.
2. Voir le *Voile d'Isis*, n° 120, décembre 1929, où une planche résume graphiquement ces correspondances.

modalité ternaire de toutes choses manifestées qui constitue la Trinité « vestigielle ». Elle est d'ailleurs tellement évidente qu'il suffit de réfléchir quelque peu sur ce que nous révèle l'observation intelligente du monde pour nous amener à reconnaître le ternaire en toutes choses, même sans le secours de l'enseignement traditionnel. Aussi saint Augustin voulait-il attirer notre attention sur les « vestiges » de la Trinité dans le monde pour nous élever à la Trinité divine elle-même. Suivons donc son exemple, en commençant par ce que nos seules facultés rationnelles peuvent éveiller en nous de la connaissance universelle, puis en promenant notre regard spirituel ainsi éveillé sur le Manifesté éclairé par la lumière de la Tradition.

Considérons d'abord les corps physiques. Par cela même qu'ils se font connaître à nous par l'intermédiaire de nos sens, physiques eux aussi, nous leur attribuons des propriétés également physiques. Or, parmi ces propriétés, il en est une sans laquelle aucune autre ne nous serait plus sensible : c'est la *quantité* ; mais cette propriété peut varier sans entraîner de variation dans les autres, qui, à cet égard, en sont donc indépendantes ; ces autres propriétés, ce sont les *qualités sensibles.* Tout corps est défini par ses qualités sensibles, dont l'ensemble constitue sa *nature* ; mais ces qualités ne sont pas toujours en évidence : certaines d'entre elles, à un moment et dans des conditions données, peuvent être pour ainsi dire en sommeil, à l'état latent, autrement dit « en puissance » ; pour qu'elles s'éveillent, pour qu'elles passent à l'état patent, autrement dit

« en acte », il faut une activité excitatrice, une « cause efficiente », qui, en dernière analyse, est toujours extérieure au corps (relativement à son « moi »), qu'il s'agisse de corps inanimés ou de corps animés (1) ; c'est ce qu'exprime le fameux adage aristotélicien : « tout ce qui se meut est mû par un autre » (2). Cette incapacité à passer par soi-même de la puissance à l'acte constitue une autre propriété (invariable celle là), qu'il faut ranger du côté de la quantité, puisque, comme elle, on la rencontre nécessairement dans tous les corps sans exception ; cette propriété, c'est la *passivité* (3). D'autre part, les qualités sensibles de tout corps, dès qu'elles sont en acte, peuvent servir de causes efficientes pour faire passer en acte des qualités sensibles en puissance dans d'autres corps, ce que nous pouvons exprimer en disant que tout corps est une source de forces (une force, en mécanique, est un principe de mouvement, et toute qualité sensible peut, en dernière analyse, être ramenée au mouvement) ; cette propriété qu'a tout corps d'être une source de forces, c'est l'*activité*, propriété opposée à la précédente, et se rangeant, par sa définition même, du côté des qualités sensibles. Nous voici donc en face de deux groupes de propriétés : quantité et passivité d'une part, qualités sensibles et activité

1. Y inclus même les êtres doués de volonté, ainsi que le démontre, Aristote (Eth. Endimicæ, L VII, c. 14).

2 On sait que par « mouvement » Aristote entendait, non seulement tout mouvement local, mais tout changement, tout passage « de la puissance à l'acte », quel qu'il soit.

3 Dont l'inertie n'est qu'un cas spécial, se rapportant au mouvement local. (Il faut se garder de confondre l'inertie avec la « masse » qui, elle, est une propriété active et par conséquent variable, même pour un même corps d'une quantité donnée).

d'autre part. Or les propriétés des deux groupes peuvent varier (exception faite pour la passivité, propriété invariable), soit ensemble, soit isolément, sans que le corps en lequel elles se rencontrent cesse d'avoir une existence individuelle reconnaissable ; il faut donc admettre un substrat unificateur dans lequel ces propriétés inhèrent, substrat immuable relativement à elles. Ce substrat ne peut être l'une des propriétés, qui demeurerait stable alors que les autres varieraient et passeraient de la puissance à l'acte ou *vice-versa* : ce ne peut être l'activité ou l'une des qualités sensibles dont elle découle, car ces propriétés, nous l'avons vu, sont sujettes à de fréquentes variations ; ce n'est pas la quantité, car nous voyons cette propriété varier elle-même sans que le corps en lequel elle se rencontre avec les qualités sensibles cesse d'avoir une existence individuelle reconnaissable — un poulain qui devient cheval reste bien le même individu, quelque considérables que soient ses modifications quantitatives ; serait-ce donc la passivité ? mais même en l'admettant comme substrat de la quantité, elle ne saurait l'être de l'activité, son opposé. On le voit donc : il ne peut y avoir, parmi les propriétés des corps, une propriété immuable servant de substrat aux deux groupes de propriétés à la fois. D'ailleurs ces deux groupes s'opposent par leurs propriétés mêmes : c'est évident pour la passivité et l'activité ; quant aux qualités sensibles, variables indépendamment les unes des autres, elles s'opposent par là même à la quantité, dont, toutes simultanément, elles indiquent les variations ; or,

les propriétés manifestant la nature de leurs principes, des propriétés opposées ne sauraient avoir un principe commun. Il faut donc que le substrat cherché soit un composé intime de deux principes de natures différentes, l'un actif et formateur, principe des qualités sensibles et de l'activité ; l'autre passif et conservateur, principe de la quantité et de la passivité ; ces deux principes complémentaires, ce sont respectivement, la ὕλη et la μορφή d'Aristote, la *forma* et la *materia* des scolastiques. Nous voici donc, dans le monde corporel, en face d'un ternaire qui s'impose comme résultat de l'observation réfléchie : la *forma*, la *materia*, et leur composé l'*existant corporel* (la « substance corporelle » des scolastiques).

Mais ce ternaire, d'ordre général, que l'observation réfléchie nous a conduit à trouver dans le monde corporel, se rattache étroitement à un autre ternaire, d'ordre universel celui-là, car il s'applique à tout être manifesté, quel que soit le domaine dans lequel il se trouve : « Considérons, dit l'abbé H. Collin (1), les êtres qui nous entourent ; nous constatons que tous ils sont, ils existent ; mais ce qu'ils sont, par exemple chien, chêne, homme, eau, etc., varie à l'infini... chacun d'eux a son *existence et son essence.* » Nous voyons déjà ici dans cette comparaison de l'« existence » avec l'« essence », un rapport similaire à celui que nous avons déjà remarqué entre la quantité et les qualités sensibles. Mais continuons. L'existence, explique Mgr D. Mercier (2), c'est « ce en vertu de

1. *Manuel de Philosophie Thomiste*, 1926, t. I, p. 106.
2. *Métaphysique Générale*, 1910, p. 23.

quoi cette chose (objet de l'observation réfléchie) existe dans la nature, *id quo est* » ; l'essence, c'est ce qui rend cette chose « susceptible d'être rangée dans telle ou telle catégorie de choses, *id quod res est* ». On le voit, il y a une certaine divergence entre ces deux explications. Cela vient d'abord que l'abbé Collin se sert du terme « essence » pour désigner l'expression de l'essence dans l'être existant, plutôt que l'essence même, comme le Cardinal Mercier ; puis, le terme « existence » fait en scolastique double emploi : il désigne, d'une part, l'acte d'exister (comme chez l'abbé Collin), et, d'autre part, le principe de cet acte (comme chez Mgr Mercier). Il vaudrait mieux, ce nous semble, réserver ce terme « existence » pour la première signification (l'acte d'exister), et employer le terme « substance » pour la seconde ; car ce dernier terme, par son étymologie même, désigne très bien ce qui « se tient sous » l'essence pour la réaliser et lui donner l'existence. D'autre part, nous proposons, pour désigner l'être doué d'existence, résultat de la réalisation de l'essence par la substance, le terme « existant » (alors que les scolastiques emploient pour cette désignation le terme « substance », voulant indiquer par là que l'existant sert de support et de sujet d'inhérence aux accidents, ou qualités réalisées de l'essence). Disons donc que tout être dans le manifesté comporte le ternaire : *essence, substance, existant* (dont le ternaire : *forma, materia* et *existant* corporel n'est qu'un cas particulier, car la forma n'est autre que l'essence, et la matéria, c'est la substance dans sa phase ultime, caractérisée par l'adjonction

de la quantité) ; puis, pour mieux le comprendre et pour établir ses relations avec la Trinité, examinons ce ternaire de plus près.

L'existant est, comme nous venons de le voir, une essence réalisée par la substance. Considéré dans ses rapports avec l'essence dont il est l'expression, l'existant est *vrai*, car le Vrai est l'adéquation de la chose avec ce qu'elle exprime (1). (Toute chose est ainsi un symbole, exprimant une idée qui n'est autre que l'essence dont elle dérive par le pouvoir réalisateur de la substance.) Considéré en lui-même en tant qu'essence exprimée, l'existant est *beau*, car c'est l'évidence de l'essence une, apportée par sa réalisation, qui est le facteur le plus essentiel du Beau. Considéré enfin dans ses rapports avec les effets que peut produire, sur d'autres existants, la réalisation de son essence par la substance, l'existant est *bon*, car le Bon, c'est l'activité communicatrice. (Si l'existant est bon grâce à la substance qui actue ses qualités, le rôle de sa substance ne se limite pas là, ainsi que nous le verrons bientôt.) Nous voici donc ramenés aux trois aspects transcendantaux et aux propriétés universelles qui leur correspondent : l'aspect Génésique ou Idéal, rapport de l'expression à l'idée — l'être considéré dans sa conformité avec l'idée archétype qui détermine sa génération ; l'aspect

1. On connaît le célèbre adage scolastique, emprunté au philosophe arabe du X[e] siècle, Isaac Israëli : *veritas est adæquatio intellectus et rei*. Au point de vue logique, le vrai est la conformité de l'intellect humain avec la chose qu'il se représente ; au point de vue ontologique, le vrai est la conformité de la chose avec l'essence qu'elle représente, essence dont le lien est l' " intellect divin ", c'est-à-dire Purusha.

Autonique ou Statique, l'expression en elle-même — l'être considéré en lui-même et dans sa constitution, en dehors de ses relations avec d'autres êtres ; l'aspect Télégique ou Dynamique, rapport de l'expression aux effets qu'elle exerce — l'être considéré dans sa fin et ses effets. Il est facile de voir que ces trois aspects nous permettent d'envisager l'être d'une façon absolument complète : un être, en effet, ne peut être envisagé qu'*en lui-même* ou dans ses rapports avec d'autres êtres, et ces rapports se réduisent, d'une part, à celui de l'être considéré comme *produit*, *effet* ou *patient*, et, d'autre part, à celui de l'être considéré comme *producteur*, *cause* ou *agent*. Si nous considérons l'être dans ses rapports, dans l'ordre de l'idée et de l'origine, avec d'autres êtres, autrement dit, sous l'aspect de sa conformité avec les idées qui lui servent de norme et dont, en dernière analyse, il dérive (aspect Idéal et Génésique), nous constatons que tout être choisit, parmi tous les éléments qui s'offrent à lui dans le cours de son édification ou pour sa conservation, ceux qui sont conformes au type idéal dont il dérive, et exclut le reste, pour ne pas nuire à cette conformité dont dépend sa *vérité* ; dans ce but, il agit, rejette, repousse, choisit, refuse, discerne Si nous considérons l'être en lui-même, autrement dit, sous l'aspect de sa constitution (aspect Statique on Autonique), nous constatons que tout être, quel qu'il soit, aspire inconsciemment ou consciemment à sa plénitude, et tend à parfaire son intégrité, qui constitue le facteur le plus essentiel de sa *beauté* ; dans ce but, il pâtit, reçoit, attire, accu-

mule, accepte, comprend. Si enfin nous considérons l'être dans ses rapports, dans l'ordre de l'action et de la fin, avec d'autres êtres, autrement dit, sous l'aspect des fonctions qu'il exerce pour atteindre la fin que l'idée dont il dérive lui assigne (aspect Dynamique ou Télégique), nous constatons que tout être exerce normalement ses fonctions au maximum, et que de la plénitude de cet exercice dépend sa bonté ; dans le but de cette bonté l'être meut, transmet, communique, organise, donne, ordonne. Vu l'importance de ces trois propriétés transcendantales de l'être, il convient que nous étudions ces propriétés quelque plus longuement.

Tout être manifesté est une réflexion, sous un certain angle, de l'Essence principielle (le *Purusha* védique), qui, vue sous cet angle, constitue l'essence spécifique, l'idée archétype, de cet être. Dans la mesure où la Substance (la Prakriti védique, qui, par rapport à sa spécification par l'essence d'un être donné, est la substance propre de cet être) reflète, c'est-à-dire réalise, l'essence de l'être sans déformation, l'être est vrai, et, comme le dirait Platon, participe de la Vérité (laquelle, relativement à lui, est l'essence même qu'il exprime) ; le Vrai est donc, pour ainsi dire, la signification de l'être, et son principe est la Vérité, qui est l'essence que l'être symbolise (1). Mais l'essence, principe de l'être, est nécessairement une, et produit donc l'unité dans l'être qui constitue sa réalisation ; or, plus pleinement la Substance réalise l'essence

1. Plus exactement, *la* Vérité, c'est l'Essence principielle, dont ces réflexions sous différents angles sont *les* vérités.

dans l'être qui en est l'expression, plus également, pour ainsi dire, elle y reflète cette essence, plus l'unité de l'être resplendit, plus l'être, en d'autres termes, est beau et participe de la Beauté (laquelle, relativement à lui, est l'unité de l'essence que l'être exprime) ; ainsi le Beau, au sens ontologique, est l'intégrité de l'être, et son principe est la Beauté, qui est l'unité de l'idée archétype de l'être. C'est en ce sens que Plotin, dans sa première Ennéade (Livre VI, section 2), partant de la beauté des êtres composés, dit que l'unité crée l'unité parce qu'elle-même est une, et parce que l'être informé par elle doit être un autant qu'une chose composée de plusieurs parties peut l'être ; et c'est en ce même sens qu'il dit, un peu plus loin (section 9), que le beauté est dans l'intelligible. Mais c'est dans un autre sens (qui trouverait son application dans la Trinité « actuelle ») (1), qu'il déclare que le bien est le principe du beau (2) ; car nous considérons ici l'*être manifesté,* dont le bon est l'activité ; le bon est l'effet du rayonnement de l'essence que l'être exprime, rayonnement qui est d'autant plus puissant que la Substance réalise cette essence plus fortement (tout rayonnement est d'ailleurs comme un débordement de force), c'est-à-dire la reflète avec une plus grande netteté ; ainsi le Bon, au sens ontologique (3), est l'activité de l'être, et son

1. Voir *La Trinité et son Œuvre créatrice* dans le *Voile d'Isis,* n° 119 (nov. 1929), p. 701.
2. Cf. saint Augustin, qui appelle le beau " *splendor boni* ".
3. Nous avons ajouté, pour le Bon comme pour le Beau, " au sens ontologique ", afin d'éviter toute équivoque. Le système scolastique, en effet, n'est pas impeccable à cet égard, et manifeste, ici comme

principe, la Bonté, est (par rapport à cet être) le rayonnement de l'essence dont l'être est l'expression (1). On le voit, par son mode de production, le Bon s'apparente étroitement au Beau, ce qui explique pourquoi Platon les identifiait ; en effet, c'est l'égalité de réflexion de l'essence qui rend beau l'être qui en résulte, et c'est la netteté de réflexion de cette même essence qui rend cet être bon ; or l'égalité de la réflexion peut être considérée comme une plénitude « en largeur », sa netteté, comme une plénitude « en profondeur », et la justesse de cette considération nous apparaîtra encore plus clairement si, à l'analogie d'une réflexion, nous substituons celle d'une empreinte, comme d'un cachet dans la cire, à l'instar d'Aristote (2).

Nous pouvons résumer ainsi notre examen des

ailleurs, une tendance assez regrettable vers ce que l'on pourrait appeler " l'anthropocentrisme " : le Bon est rapporté par lui à l'appétition, comme étant la propriété qui fait désirer une chose et se reposer en elle une fois possédée ; quant au Beau, il ne l'envisage même pas comme une propriété transcendantale, mais seulement comme une propriété très générale, qu'il définit " une perfection qui plaît à celui qui la connaît ".

1. C'est pourquoi la volonté peut être considérée comme le rayonnement de l'intellect. Cette considération serait d'un grand secours, dans la doctrine catholique, pour l'intelligence de la théologie mystique.

2. Comme le vrai dans l'être est inversement proportionnel à la déformation que peut subir son essence dans la réflection qui la réalise, il s'ensuit que dans un être organique, du vrai découlera l'harmonie des proportions (et, dans un être composé mais non organique, l'harmonie de constitution), et cette harmonie sera ainsi l'expression de l'unité de l'essence, c'est-à-dire de la beauté de l'être. De même, comme le beau dans l'être est proportionnel à la plénitude de réalisation de son essence il s'ensuit que du beau découlera la plénitude de l'être, son intégrité, sa richesse. Enfin, comme le bon dans l'être est l'effet du rayonnement de son essence, il s'ensuit que du bon découlera la splendeur de l'être. Harmonie des proportions, intégrité, splendeur : ce sont là les trois facteurs du beau esthétique, ainsi que le déclarait saint Thomas (*Sum. Théo.*, I, q. 39, a. 8). Mais comme le vrai, le beau et le bien, dans l'être manifesté, ont tous trois son essence pour principe, que celle-ci est une, et, qu'en somme, c'est

trois propriétés transcendantales, en les reliant en même temps au ternaire constitutif de l'être : l'essence est le principe déterminant, vérité de l'être ; la substance est le principe réalisateur, qui concrétise le rayonnement de l'essence, bonté de l'être ; l'existant est la détermination réalisée, qui manifeste l'unité de l'essence, beauté de l'être. L'être est vrai dans la proportion où il exprime son essence avec justesse ; il est bon dans la proportion où il projette le rayonnement de son essence avec force ; il est beau dans la proportion où il manifeste l'unité de son essence avec intégrité. Et nous voyons que, comme nous l'avions déjà déclaré par anticipation, le rôle de la substance ne se borne pas à concrétiser le rayonnement de l'essence, autrement dit à actuer les qualités dont l'essence est le principe, car c'est d'elle que dépend aussi la plénitude de la manifestation de l'essence dans son unité, comme c'est d'elle encore que dépend la justesse de l'expression de l'essence ; on peut donc dire que si les trois propriétés transcendantales ont leurs germes dans l'essence, c'est la substance qui développe ce germe : l'essence est leur père, la substance est leur mère.

du maintien de cette unité dans la réflection (en droiture, en égalité et en netteté) de l'essence par la substance, que dépendent dans l'être qui résulte de cette réflexion, les trois propriétés susdites, nous pouvons définir le beau esthétique comme l'éclat de l'unité dans la pluralité de l'être (l'être dont s'occupe l'esthétique étant l'être organique), et cette définition se rapproche beaucoup de celle de saint Augustin : l'unité dans la diversité. (Si tant est qu'on puisse parler du beau esthétique, autrement que par figure de langage, en ce qui concerne les êtres simples, ce beau se réduirait en ce cas à l'intégrité et la splendeur, et ce n'est que par l'omission de ce dernier facteur que le beau ontologique en différerait, d'où la légitimité de l'extension que nous donnons au terme " beau ").

Avant de passer aux principaux analogues du ternaire transcendantal dans le manifesté, et de leurs équivalences dans la Tradition, arrêtons-nous pour constater que ce ternaire est véritablement universel. L'être est vrai, nous l'avons vu, en proportion de sa conformité avec l'idée qui lui sert de norme et dont, en dernière analyse, il dérive ; or un être dépourvu de toute vérité serait impossible, car il ne serait conforme à aucune norme, et ne dériverait de rien, et si l'on demandait : à quoi répond-il ? on ne pourrait que dire : à rien. Ensuite, l'être est beau en proportion de son intégrité et de l'harmonie qui règne dans sa constitution (quand il est composé) ; or un être dépourvu de toute beauté serait impossible aussi, car il n'aurait plus rien de sa nature, et serait détruit par la discorde absolue qui régnerait en lui, et si l'on demandait : qu'est-il ? on ne pourrait que répondre : un tissu de contradictions d'aucune nature, c'est-à-dire le néant. Enfin, l'être est bon en proportion de la plénitude des qualités qu'il radie ; or un être dépourvu de toute bonté serait encore une impossibilité, car nulle activité ne rayonnerait de lui, et, par rapport à d'autres êtres, il serait comme s'il n'était pas, donc en contradiction, avec l'ordre universel qui relie toutes choses, et si l'on demandait : à quoi est-il bon ? on ne pourrait que déclarer : à rien. Il faut donc que tout être soit vrai, beau et bon, ontologiquement parlant, et le ternaire transcendantal est donc bien universel.

(*A suivre.*)

GASTON DE MENGEL.

LA THÉOCRATIE

Tour à tour, pendant les quatre fractions de chaque cycle, une caste gouverne au détriment des autres. D'abord le clergé, puis la noblesse, les bourgeois et enfin les serfs.

Cependant il arriva plusieurs fois au cours des âges que des sociétés, pendant un temps fort long en général, furent organisées harmoniquement, de sorte que chaque caste était à la place qui lui convient, aucune n'étant oppresseur ni opprimée. Depuis Saint-Yves d'Alveydre, on désigne cet état social du nom de synarchie.

Mais la synarchie n'est qu'un aspect de cette organisation, aspect qui est propre aux 72 peuples issus de Noé. L'autre face — sans laquelle la première ne saurait être — correspondant aux douze tribus d'Israël (1), est la théocratie.

C'est une erreur d'appeler théocratie le gouvernement de la caste sacerdotale qui est le premier stade succédant à la rupture de l'unité synarchique (2). « Il ne « faut pas confondre, dit Eckstein, l'élément spirituel

1. Lorsque Israël abandonna sa tradition, il tomba en captivité Cela est aussi vrai de l'Israël mystique que de l'Israël historique.
2. Dans la Synarchie, les castes sont hiérarchisées. La Théocratie est antérieure à la naissance des castes.

« de la société, la théocratie véritable, avec le gouver-
« nement des prêtres. Le sacerdoce institué comme tel,
« avec sa hiérarchie indépendante, appartient à une
« ère postérieure où l'ordre social fut divisé en castes,
« détruites ensuite pour reconstituer sur leurs débris
« une hiérarchie pontificale. Même sous le régime des
« castes, les vieilles familles sacerdotales ont conservé
« leur état de famille. Ce qui les distinguait des autres
« c'était leur exclusion de tout autre office que de la
« fonction pontificale, jadis réunie à la fonction tempo-
« relle civile et placée aux mains du seul patriarche,
« et dans le régime des tribus ,entre celles de tout père
« de famille. La hiérarchie n'a pu naître que sur les
« ruines de l'esprit de famille et en se séparant abso-
« lument de la société, et même avec tendance de plus
« en plus prononcée au célibat. Le sacerdoce primitif,
« patriarcal, abdiqua le pouvoir temporel et se réfu-
« gia dans une caste spirituelle ; de là naquit la riva-
« lité des deux pouvoirs. »

La Théocratie et la Synarchie sont analogues, mais non semblables. La synarchie organise la société sur le modèle du corps humain. Une tête — système nerveux — un ventre — système digestif — et une poitrine — système respiratoire et sanguin.

La théocratie est organisée selon la formule : Ciel, Terre, Homme. Elle comprend donc :

Un Dieu créateur, ordonnateur de la société.

La création, société organisée.

Un médiateur, le Sacerdoce, double (externe et interne) à l'image de l'Homme, dont le rôle est passif

par rapport à Dieu, et actif par rapport à l'Univers.

Chacun de ces éléments, reflétant les deux autres, est lui aussi ternaire. Car toute l'organisation de la théocratie est basée sur les nombres.

Du monde céleste, nous avons peu de choses à dire ici. Il est basé sur les nombres 3, 7 et 12.

Les trois éléments du monde terrestre sont : le territoire, la société, les chefs.

Le territoire se partage en mâle et femelle, lumineux et sombre. La terre de la femme ou de la nuit désigne la contrée des barbares ; la terre de l'homme ou du jour est proprement celle qui est organisée en théocratie. Nous ne nous occuperons que de celle-ci. Sa division est quinaire, c'est-à-dire, un quaternaire, terre céleste ou paradis, et son centre. Sept contrées se développent à l'entour. Le quaternaire se déploie en duodénaire (les 12 tribus d'Israël).

Le Centre est proprement le nombril sacré (1) (Voir Guénon : *Le Roi du Monde*) par où le Verbe communique avec le monde par l'intermédiaire du Sacerdoce.

1. La ville de Khotan près de Kashgar, dans l'Asie Centrale, était appelée capitale des Cinq régions, ville des montagnes d'Occident. Son nom originel, Koustana, signifie d'après Rémusat " Terre du Milieu, Nombril du Monde ".

C'est sur son territoire qu'on trouvait le musc le plus parfait et la pierre sacrée de Kasch, ou jaspe antique, qui est le jade. Ce territoire était couvert de monastères où les sages des autres pays allaient chercher les livres sacrés et les traditions de leurs croyances. La montagne sacrée au centre de ce territoire était appelée Kosh ou Kasp. Elle était formée de cette pierre translucide, couleur irisée, qui était la matière subtile de l'arc-en-ciel concrétée et fixée sous forme de pierre. Une tradition semblable existe pour une montagne du Caucase.

Ce centre est une montagne car le Verbe réside sur les hauts-lieux [il y a un rapport mystérieux entre la Pierre dressée, le Verbe, la Sapience et le Dragon]. C'est la montagne des Bénédictions. Au-dessous se trouve la caverne des enfers, la Ville des Expiations dont parle Ballanche.

Remarquons en passant que cette division quinaire a persisté chez divers peuples de l'Extrême-Occident — tant de l'Amérique Centrale que du Mexique et du Pérou — jusqu'au moment de la conquête espagnole. Les peuples celtiques la gardèrent fort longtemps aussi, par exemple en Armorique, où, malgré des divisions en 7 et en 9, elle est revenue avec les départements, si artificiels soient-ils.

L'Armorique était d'ailleurs proprement le « Pays des Karnutes » qui à l'époque de César était le lieu sacré des Celtes, possédant son sanctuaire central, où se réunissait à certaines époques déterminées l'assemblée des Druides. C'est à ces Karnutes que tous les Armoricains obéissaient (1).

Le peuple central de l'Armorique était appelé « Vénètes ». La racine de ce nom (gwen, blanc, brillant) est caractéristique (2).

Revenons à la théocratie. Le noyau de la société est la famille, et le groupe des familles de même souche est le clan celtique. Les chefs de famille et au-dessus

1. Le lieu sacré de la Gaule était chez les Eduens.

2. Il ne faut pas confondre ces Vénètes avec les Vénètes qui étaient tout le long de la côte sud de l'Armorique, et dont le nom a la même racine que celui de Phéniciens, car ils étaient de la même caste, exerçaient la même fonction que ces derniers : le commerce. On retrouve cette racine dans " Vendeur " et " Vendéen ". Ces Vénètes étaient-ils de race phénicienne ? C'est possible, mais non prouvé.

d'eux les chefs de clans et de souches ont tous pouvoirs. Ils sont à la fois magistrats, souverains et prêtres. Leur ensemble forme le sacerdoce externe.

La théocratie se manifeste à l'origine des sociétés, après la destruction d'un monde antérieur. De même qu'à la fin d'un cycle cosmique, lorsque le chaos est revenu, le Verbe descend au sein de ce chaos pour l'organiser, de même, à la fin d'un cycle terrestre, lorsque la société est en proie à l'anarchie le Verbe descend en son sein pour l'organiser à nouveau. Nous l'avons vu, il se réserve un territoire sacré. Hors de ce territoire, ce sont les ténèbres extérieures, où les Titans ont été engloutis, et où l'homme, après sa déchéance, est placé pour souffrir. Le territoire sacré est au contraire le domaine du Soleil et de la lumière, la région blanche où l'homme après s'être régénéré, retrouve la béatitude perdue partout ailleurs.

Le Verbe est la Parole et c'est la Parole qui organise le monde.

« Autrefois, Monde et Parole ont eu la même signi-
« fication. En sanscrit loga, en grec logos, en latin
« locus, sont des termes analogues pris dans le sens
« de monde et de parole. Le monde était une parole,
« une syntaxe, la grammaire d'une langue divine. Ne
« craignons pas d'employer le mot extraordinaire qui
« convient à ce grand miracle : Dieu a parlé le monde.
« Au milieu de cette magnificence de la création sor-
« tie vierge et pure des mains du Créateur, et soute-
« nue par le souffle de son esprit, âme du monde, péné-
« trant dans l'univers, l'homme reçut du Créateur
« une communication céleste : la Parole. Il l'exerça

« comme une magie possédant la force d'évoquer les « créatures, de pénétrer leur essence intime. Le lan- « gage humain était une bénédiction sur la nature. « Chaque mot était symbole lui-même, et représen- « tait un symbole. Par les formes du langage se trou- « vaient reproduites les combinaisons essentielles des « formes de notre intelligence. Le Logos et le Kosmos, « Dieu et la Nature, vivaient dans le langage de « l'homme.

« Tout ce qui est dans le langage était auparavant « dans la pensée. Mais une nécessaire corrélation « existe entre la pensée et les actions humaines : et « pour l'homme primitif, est-il une action plus impor- « portante que l'action sociale ? Le chef d'une famille « en était le créateur, l'ordonnateur ; il était chargé « de transmettre la parole vivifiante. C'était la com- « mune source d'une tradition animée pour toute la « postérité. Ainsi l'Etat dans sa constitution théocra- « tique originelle, fut une institution emblématique de « la Parole. L'organisation sociale fut la première « écriture du genre humain. »

Baron ECKSTEIN, « La Théocratie. »

Le langage est intermédiaire entre la pensée et l'acte, comme l'homme entre le Créateur et le monde, comme le Sacerdoce entre Dieu et la société. D'après Sanchoniaton, la création est représentée comme une parole émise par la Cause Première, puis exprimée en caractères célestes par les divinités stellaires, puis enfin enseignée par les dieux inférieurs à la caste sacerdotale, qui la transmet au reste des hommes.

On conçoit toute l'importance du sacerdoce. Gardien de la Parole proférée par le Verbe, écrite au Ciel et conservée dans les livres sacrés, son rôle est triple : il l'enseigne aux hommes, veille à ce qu'ils y conforment leur vie, et établit le lien entre eux et la divinité (1).

Le Sacerdoce est double : externe et interne.

Interne, il établit le lien avec la divinité ; externe, avec les hommes.

Le Sacerdoce externe était choisi parmi les vieillards (presbytes) chargés de veiller (évêques) sur les fidèles et de leur enseigner (docteurs) la Loi. Le nombre qui les régit est 360.

Le sacerdoce interne est composé des apôtres, de leurs chefs et de leurs disciples.

Le nombre des apôtres est douze, correspondant aux douze constellations du zodiaque [Vaillant les appelle les apo-stoles].

Ce sont les Amis de Dieu. Ils correspondent aux douze petits prophètes. Comme ils sont en relation, d'une part avec la divinité, d'autre part avec le monde, cette double fonction leur fait attribuer quelquefois le nombre 24, puisqu'ils ont un aspect extérieur et un aspect occulte.

Les chefs des apôtres sont les 4 évangélistes correspondant aux 4 grands prophètes. Plus près encore de la divinité sont ceux qu'on appelle « les Enfants de Dieu » qui sont fixés à jamais dans la Lumière,

1. Ce triple rôle, dans la suite des âges, fut bien modifié, selon la caste dominante. Il prit une forme religieuse, puis l'unité elle-même fut rompue. Dans les trois grandes religions qui se partagent aujourd'hui l'Europe, le Catholicisme s'attache surtout au dogme, l'Orthodoxie au culte, et la Réforme à la morale.

dans le Royaume [dont les apôtres forment le cercle limite].

Passons aux disciples, les Serviteurs de Dieu. Leur nombre est 72, ou plus exactement 36 couples, correspondant aux décans. Les apôtres sont déjà du monde divin, les docteurs de la loi, du monde terrestre Les disciples sont intermédiaires entre ces deux mondes, en équilibre sur l'un et l'autre.

Ils doivent vivre en ermites, plus encore spirituellement que matériellement. Ils correspondent au Phutuy de la hiérarchie taoïste (Voir Matgioi. *La Voie Rationnelle*).

Dans l'initiation chrétienne, le disciple est proprement le Rose-Croix (1). C'est le Voyant et le Puissant, le Druide ; c'est le Parfait, le Cathare.

Le rôle du sacerdoce est d'établir la communication entre les hommes et la divinité. Cela se fait par le sacrifice (2), qui est proprement l'acte sacré.

Pendant un repas rituel de pain et de vin pris en commun, symbolisant l'union des hommes, au milieu des danses et des chants sacrés, le délégué du sacerdoce externe dispose sur l'autel des plantes aromatiques. Alors, le délégué du sacerdoce interne fait descendre le feu du ciel. Les plantes sont consumées,

1. La rose-croix est analogue au padma swastika. Analogue, mais non semblable. La rose a neuf pétales, et neuf est le nombre du mouvement circulaire ; la croix symbolise la fixité. Le padma (lotus) a huit pétales, et huit est le nombre de l'équilibre, le swastika indique le mouvement. Au centre de la rose croix est la perle ; au centre du lotus est également un joyau.

2. Voir : Sédir, *Le Sacrifice*.

et ainsi est établie la communion entre la terre et le ciel (1).

Les cérémonies sacrées se font à des périodes déterminées, selon les lois des cycles solaires et solaro-lunaires. Faisons remarquer en passant que dans l'organisation théocratique, primitive, la semaine est remplacée par la quintaine. L'année est de douze mois solaires de 30 jours plus une période de cinq jours. L'accord avec l'année réelle se fait au bout d'une période plus longue. Le siècle est de 60 ans soit 5 × 12 (Dans les traditions lunaires, le siècle est de 52 ans soit 4 × 13).

La théocratie fut rétablie au début du christianisme. Jésus, vrai Dieu et vrai Homme, fut le médiateur par excellence entre Dieu et l'Homme. A sa naissance, il fut salué par les représentants authentiques des trois centres sacrés principaux de notre planète (2). Ils se rencontrèrent au Caucase, et c'est de là que l'Etoile les guida vers Bethléem (3).

Balthazar [Dieu et Prince] vint des Indes, de l'Asie gouvernée par le Soleil. Il apporta la myrrhe, symbole de l'immortalité et de la divinité. Il reconnut le Christ comme Dieu.

Melchior [Roi de Lumière] vint de l'Ethiopie,

1. Plus tard, après la perte de l'état paradisiaque, l'homme offrit les premiers-nés des animaux, les meilleurs des produits de la terre. Abel offrit ce qu'il avait de meilleur ; et Caïn fit le contraire, c'est pourquoi son sacrifice ne fut pas agréé.

2. Voir R. Guénon, *Le Roi du Monde*.

3. Signalons en passant les relations étroites entre les Anges et les Etoiles, et entre les Bergers et les Mages. Luc parle des uns, Mathieu des autres. Les bergers étaient quatre groupes de trois, et les mages, trois groupes de quatre.

d'Afrique gouvernée par la Lune. Il offrit de l'or, et reconnut le Christ comme Roi.

Kuschilder [le Pasteur, le Gardien du troupeau] roi d'Hibernie et d'Erin, vint d'Europe gouvernée par Mercure. Il offrit de l'encens, reconnaissant le Christ comme prêtre, médiateur entre Dieu et l'homme.

Le Christ rétablit la théocratie qui devint l'organisation de l'Eglise primitive. Mais bientôt le sacerdoce extérieur s'empara de tout pouvoir, et le sacerdoce interne disparut (1).

L'organisation théocratique persista fort longtemps chez les peuples celtiques (2). Elle fut rénovée au début du Christianisme par l'Eglise celtique, fondée par Nicodème et Joseph d'Arimathie, qui lui confièrent la garde du Saint-Graal. Les mystérieux moines Kuldées [Kele Dei, Serviteurs de Dieu] formaient une partie du sacerdoce intérieur. Ce furent primitivement des Druides devenus chrétiens.

Il y avait en Europe trois centres sacrés principaux, auxquels tous les autres se rattachaient plus ou moins directement [triple manifestation du centre dont nous avons parlé plus haut]. L'un chez les Celtes, correspondant au Bélier ; l'autre dans les Alpes, correspondant au Lion, l'autre dans les Pyré-

1. L'Eglise du Saint-Esprit se manifesta cependant à plusieurs reprises, jusqu'aux Rose-croix du XVIIe siècle.

2. Les Gaulois, comme plus tard les Francs, ne reçurent jamais qu'une partie de la tradition celtique, correspondant à l'initiation royale. L'initiation sacerdotale fut réservée aux Celtes proprement dits, tant des îles Britanniques que de l'Armorique.

nées, correspondant au Sagittaire [trigone de Feu] (1).

Le Clergé celtique était purement monastique, mais d'un caractère très particulier qui a rappelé à certains l'organisation du Thibet.

Tant que les peuples celtiques — aussi bien que les Hébreux et d'autres — furent fidèles à leur constitution théocratique, ils vécurent libres et en paix. Par malheur, les uns et les autres y furent infidèles, et Dieu les châtia en les asservissant à l'étranger.

Que l'Israël mystique n'écoute pas les mauvais bergers qui sous prétexte de progrès et autres balivernes, veulent l'empêcher de retrouver l'état paradisiaque. Le salut de l'Europe est à ce prix. Puissent les Celtes comprendre leur rôle véritable, pendant qu'il est temps encore.

T. BASILIDE.

1. Ces trois pays doivent être organisés en théocratie, en dehors et au-dessus de toute synarchie.

Les Foyers de mysticisme populaire

Un certain nombre de lecteurs ont exprimé à la Direction du Voile *le désir de voir réimprimer cet article remarquable de notre regretté collaborateur Grillot de Givry, article publié ici même il y a dix ans. Assurément un tel travail peut se passer de toute présentation, aussi nous bornerons-nous à donner quelques indications complémentaires et à formuler plusieurs questions que ne manquera pas de se poser le lecteur attentif.*

L'étude de Grillot de Givry touche à la question des pélerinages. L'an dernier, dans un article des plus curieux (1), *René Guénon a fait allusion à la signification secrète des pèlerinages « se rapportant aux pérégrinations des initiés, dont les itinéraires, d'ailleurs, coïncidaient en effet le plus souvent avec ceux des pèlerins ordinaires, avec qui ils se confondaient ainsi en apparence, ce qui leur permettait de mieux dissimuler les vraies raisons de ces voyages. Du reste, la situation même des lieux de pèlerinage, comme celle des sanctuaires de l'antiquité, a une valeur ésotérique dont il y*

1. *Le Langage secret de Dante* dans le *Voile d'Isis* de février 1929.

a lieu de tenir compte à cet égard ; *ceci est en relation directe avec ce que nous avons appelé la « géographie sacrée », et doit d'autre part être rapproché de ce que nous écrivions dernièrement à propos « des Compagnons et des Bohémiens ». Les initiés en effet n'auraient pu se réunir périodiquement dans certains centres sans risquer d'éveiller l'attention des pouvoirs spirituel et temporel parfois intéressés à leur perte. D'autre part quel que fut le but véritable de ces pieuses migrations la foule des pèlerins n'en bénéficiait pas moins de l'atmosphère spirituelle des lieux consacrés auxquels ils se rendaient. Il nous semble que ces remarques sont de nature à jeter un jour particulier sur certains événements énigmatiques de notre histoire, par exemple, sur le pèlerinage que fit en* 1429 *Elizabeth Romée mère de Jeanne d'Arc, la première partit en effet de Domrémy pour assister aux fêtes du jubilé qui allait se célébrer le* 25 *mars au sanctuaire de Notre-Dame du Puy en Velay au moment même où Jeanne quittait Vaucouleurs pour se rendre à Chinon. Le sanctuaire du Puy, où se trouve une* Vierge Noire *était à cette époque le plus fréquenté de tous les lieux de pèlerinage consacrés en France à la Vierge. Sans qu'il soit possible de déterminer nettement l'esprit auquel obéissaient alors les hommes qui avaient à veiller à ces prodigieux exodes, amenant par* 3 *ou* 400.000 *les fidèles au sanctuaire du Puy, on peut affirmer qu'ils étaient favorables à la cause de Charles VII dont Jeanne allait se faire le champion au nom du* roy du ciel (1). *Jeanne d'Arc envoya de son côté au Puy*

1. Voir notre article sur *l'Ordre du Temple et la question des deux Pontificats* dans le *Voile* d'août-septembre 1929. Notons en passant

plusieurs de ceux qui l'avaient conduite vers le Roi, et probablement son propre frère qui était venu la rejoindre ; on se retrouva donc, avec Elizabeth Romée, comme à un rendez-vous arrangé d'avance, *dit Gabriel Hanotaux. On parla de l'absente, et* des résolutions graves furent prises. *Un religieux appartenant à l'ordre des Ermites de Saint-Augustin, qui se trouvait là, étant en relation avec le groupe des Lorrains, fut désigné pour aller rejoindre Jeanne qui fit de lui son chapelain et son* confident *et il ne la quitta plus jusqu'au jour où elle fut faite prisonnière. Cet exemple pris dans l'histoire de la France établit nettement que le mobile des pèlerinages n'était pas toujours et uniquement la dévotion à la Vierge et aux Saints.*

Dans les premières pages de son étude Grillot de Givry mentionne la Vierge noire d'Iasna-Gora (Le Mont de la Clarté) en Pologne. Sur cette icône il existe un ouvrage du plus haut intérêt: L'Egide *de Mme Bessonnet-Favre, qui envisage ce qu'on appelait au* Hiéron du Val d'Or *la « question des pactes », question digne de la plus grande attention* ; *le « pacte » étant une sorte de contrat passé entre une collectivité quelconque et une puissance spirituelle. L'icône d'Iasna Gora est le signe visible d'un pacte conclu entre les Polonais et la Vierge qui est dite* Regina poloniae in œternum (1).

que Jeanne d'Arc a un double caractère religieux et guerrier, ainsi que les Templiers, ce qui fait songer à la source commune des deux pouvoirs spirituel et temporel.

1. La scène qui eut lieu à Chinon entre Jeanne d'Arc et Charles VII et dont nous avons parlé dans notre article sur la question des deux Pontificats (n° d'aout-septembre, p. 634) était également la ratification d'un « pacte » entre le roi de France et le « Roy du ciel ». Voir à ce sujet l'ouvrage de Francis André (Mme Bessonnet-Favre) intitulé:

Parmi les quatre grands centres européens dont parle G. de Givry, nous dirons quelques mots sur Saint-Jacques de Compostelle (Campustellœ, *champ de l'Etoile*) *dont l'étoile mystérieuse attirait au Moyen-Age les dévots, riches ou pauvres, puissants ou humbles, et où l'illustre Nicolas Flamel déchiffra les arcanes du Grand-Œuvre. Il est vraisemblable que ce centre doit être rattaché au rôle symbolique de l'apôtre Jacques le Majeur frère de Jean l'Evangéliste. Jean, Jacques Majeur et Pierre sont les trois apôtres qui assistèrent à la Transfiguration et constituent un ternaire sacré nettement séparé des autres disciples. D'autre part, Jean et Jacques Majeur étant représentés comme frères il semble bien qu'il ne s'agisse là que du dédoublement d'un principe unique, envisagé sous deux aspects différents, Jean correspondant plutôt au point de vue purement métaphysique de la Tradition et Jacques au point de vue des sciences traditionnelles.*

Rappelons encore que d'après la chronique de Turpin (Ch. XIX) un des trois sièges apostoliques que Charlemagne avait l'intention d'établir dans la Chrétienté devait être situé en Galicie sous la protection de l'apôtre saint Jacques. Enfin convient-il de faire un rapprochement entre l'apôtre Jacques et le « maître Jacques » du Compagnonnage ? (1)

La Pucelle et les Sociétés Secrètes de son temps dont nous parlerons peut-être un jour. En réponse à cet ouvrage Grillot de Givry avait publié une brochure très documentée : *La survivance de Jeanne d'Arc*.

1. Il convient de remarquer que, comme il y a dans l'Evangile deux Jean, il y a aussi deux Jacques : Jacques majeur, patron des pèlerins, et Jacques mineur qui, d'après la légende, est fils d'un premier mariage de Saint Joseph et *charpentier* comme lui. Ces deux aspects sont d'ailleurs réunis dans le Compagnonnage.

Ajoutons que d'après le C∴ Abel Boyer « les Compagnons du Moyen-Age n'étaient pas toujours d'accord avec les prêtres sur l'interprétation des saintes écritures »; les membres de l'Eglise johannite non plus ! Faut-il voir un rapport entre les uns et les autres ?

Nous posons la question sans oser la résoudre et arrêtons ici notre notice en engageant nos lecteurs à méditer sérieusement le texte de Grillot de Givry, lequel en savait sur toutes ces choses, infiniment plus long que le modeste étudiant qui signe

M. CLAVELLE.

L'existence des lieux de pèlerinage répond à un instinct social.

Les réformateurs qui rêvent de plier tous les sentiments humains aux règles étroites d'une froide logique, n'ont point, en réserve, assez de sarcasmes pour ces hommes inspirés qui, allant chercher ailleurs ce qu'ils ont auprès d'eux, se dirigent en longues théories vers certains points particuliers du globe, dans l'espérance de pouvoir y prier avec plus de ferveur et de résultat.

C'est en vain qu'un puritanisme intransigeant s'appuie sur ces paroles de saint Matthieu (VI, 5 et 6) : « *Lorsque vous priez, ne soyez pas comme les hypocrites qui aiment à prier en se tenant dans les synagogues et aux angles des places publiques... Toi, lorsque tu prieras, entre en ta chambre, et, la porte étant fermée, prie ton Père dans le secret, et ton Père, qui voit dans le secret, t'accordera ce que tu demandes.* » Nul n'écoute les puritains et les réformateurs rigides. Les

hommes continuent et continueront à se presser en foule autour de ces éternelles Fontaines de Jouvence, dans les ondes vivifiantes desquelles ils plongent leur âme tout entière, et d'où ils reviennent régénérés, ayant bu à la source de l'Existence, ayant dérobé quelque étincelle de la vraie Lumière, quelque particule précieuse du Bonheur divin.

De même que l'inéluctable loi d'amour triomphe toujours de ceux qui voudraient l'étouffer sous l'excès des austérités, d'intenses foyers de mysticisme s'allument providentiellement sans cause apparente, et se soutiennent en dépit de toutes les oppositions.

Le pèlerinage est, en effet, un acte d'hygiène morale, une sorte de sport mystique qui maintient un harmonieux équilibre entre toutes les facultés psychiques de l'individu, et met en œuvre toutes les forces cachées qui tendent à la constitution des sociétés. Les êtres chez lesquels le sens de la nature n'a pas été oblitéré l'ont compris, et ils restent sourds aux raisonnements les mieux construits et aux critiques les plus acerbes.

On retrouve d'abord, dans le pèlerinage, un vestige de l'instinct migrateur auquel ont obéi autrefois les premiers hommes, et qui a dirigé les grands mouvements des peuples, les exodes des races. Le jalonnement des cités hiératiques et des forêts sacrées, sur les routes préhistoriques, marquait les étapes des hordes voyageuses ou bien, parfois, dressait l'obstacle insurmontable d'une forteresse, pour la protection d'une race ou d'une civilisation. Si cet instinct ne s'exerce plus aujourd'hui sous la même forme

qu'autrefois parce que les conditions économiques de la vie des nations sont profondément changées, du moins le besoin impérieux du mouvement subsiste-t-il toujours, et il trouve un palliatif dans le déplacement aux lieux de prière.

Le groupement des hommes pour l'oraison est une autre nécessité qui reçoit sa satisfaction dans ces mêmes lieux de prière. Il existe, en effet, deux manières de prier. La première est purement individuelle ; elle est la base de la culture ascétique. C'est elle que le Christ a définie au chapitre VI de saint Matthieu que nous venons de citer ; elle *élève* l'individu jusqu'au plan des forces supérieures.

L'autre est collective ; elle possède une puissance irrésistible par suite d'un phénomène de dynamisation que produit l'accrochement mutuel des molécules de substance immatérielle et verbale projetée par les individus. C'est la prière-faisceau, dont on peut presque calculer la puissance mécanique au moyen d'une formule mathématique. Elle tend, en quelque sorte, à contraindre le plan des forces supérieures à *s'abaisser* vers les hommes. Son existence ne saurait être contestée par ceux qui invoquent le passage déjà cité de l'Évangile de saint Matthieu, car elle est également définie, et non moins nettement que la première, dans cet autre passage du même Évangile (XVII, 20) : « *Car où sont deux ou trois assemblés* (συνηγμένοι) *en mon nom, je suis au milieu d'eux.* »

Les lieux de pèlerinage comportent toujours, en outre, une figure symbolique quelconque, parfois

enfermée en un tabernacle ou en un monument, parfois librement exposée en une forêt ou sur une montagne, soit effigie, statue, rocher, pierre géométrique ou source. Quelle que soit sa nature, elle constitue le point central, l'écran sur lequel convergent les énergies qui s'échappent des individus. Puissamment aimantées, ces figures symboliques deviennent facilement légendaires et sont érigées bientôt en palladiums qui jouent un rôle ethnique, politique ou social considérable, qui contrebalance souvent et même annihile la puissance despotique d'un autocrate. Pour qui connaît la Pologne, par exemple, il est indéniable que la Vierge d'Iasna-Gora est la véritable souveraine du pays, et qu'elle possède plusieurs millions de fidèles sujets. C'est un fait, critiquable peut-être, mais dont le gouvernement local, quel qu'il soit, tient toujours compte.

Enfin, l'individu avide de savoir et de connaître la suprême Vérité trouve, aux lieux de pélerinage, un enseignement invisible qu'il ne saurait acquérir en sa résidence habituelle. Dans le groupement momentané d'hommes venus de tous les coins de la terre, par ce mélange de peuples et ce fusionnement des races, le peuple unique et primitif se reconstitue pour un instant, telles les Universités du Moyen Age qui réunissaient des étudiants de toutes les contrées. Et, dans cette société cosmopolite, l'esprit s'ouvre étrangement, les lucidités s'affinent. Le pèlerin rentre en son pays, singulièrement conforté, ayant pénétré un peu du suprême secret des choses : il revient, s'étant réalisé lui-même ; il est *initié*.

Il ne faut certes pas confondre cette initiation populaire et fort élémentaire, que chacun pouvait acquérir, dans l'antiquité, en ces foyers mystiques intenses fréquentés par les foules, tels que Cythère, l'antre de Trophonius ou le chêne de Dodone, avec l'initiation complète et sacrée, réservée au petit nombre et qui se donnait en secret dans les temples. Eleusis, l'île de Samothrace, Delphes, étaient d'autres jalons, importants en vérité, dans la géographie mystique des anciens, mais qui ne se trouvaient pas sur le chemin des foules, et leur rôle, tout différent, n'a pas d'équivalent dans la société moderne où les temples d'initiation n'existent plus, et où les Maîtres ont cessé d'enseigner.

Nous n'avons pas le loisir d'étudier ici la vie pérégrine d'autrefois, ni de monographier les nombreux sanctuaires que les divers peuples de la race caucasique : Hindous, Égyptiens, Khaldéens, Phéniciens, Syriens, Hébreux, Abyssins, Peslages et Celtes, avaient élevés aux points zodiacaux du globe depuis la mer Cantabrique jusqu'au Gange et aux sources du Nil, comme autant de phares indiquant les bornes du monde civilisé. Nous ne pouvons pas montrer suivant quelle triangulation mystérieuse furent répartis, sur des lignes polygonales symétriques, les foyers du Christianisme naissant, depuis la Palestine jusqu'à l'Hellespont, depuis les Cappadoces jusqu'à la Grande Arménie. Aussi bien la plupart de ces sanctuaires sont morts aujourd'hui, quoiqu'ils exercent encore des influences sur notre vie spirituelle. Nous ne parlerons que de ceux qui sont actuellement en

pleine activité et qui, véritablement vivants, continuent à attirer irrésistiblement les foules.

L'Europe possède actuellement quatre de ces points importants vers lesquels se dirigent constamment des pèlerinages ; ce sont : Rome, Santiago de Compostela, Paray-le-Monial et Lourdes. Il existe, il est vrai, une multitude d'autres petits sanctuaires, dont quelques-uns sont même considérables, tels que Saint-Anne-d'Auray, Notre-Dame-des-Ermites à Einsiedeln ou Iasna-Gora, à Czenstochowa. Mais, malgré leur prospérité, l'influence exercée par ceux-ci est purement locale, et leur irradiation est limitée à un seul peuple.

Les quatre premiers, au contraire, voient affluer vers eux des foules venues des extrémités du monde ; ils sont à proprement parler, les points ombilicaux par lesquels l'Europe entière communique avec la vie supérieure. Tous les quatre se rattachent au culte catholique. Un seul de ceux-ci : Rome, appartient au monde ancien. Nous n'avons pas besoin de rappeler le rôle immense qu'a joué cette ville dans l'histoire de l'Univers, ni la légende ésotérique de sa fondation sur les sept collines, et la valeur hiéroglyphique de ses monuments. Très important au Moyen Age et au XVIe siècle, le pèlerinage *ad limina,* après avoir été délaissé au XVIIe et au XVIIIe siècle, a repris, au XIXe, une ampleur inattendue. Le Palladium qui y attire les Fidèles est le Pape, sorte de Buddha vivant du Catholicisme, dont le représentant actuel s'est rendu impopulaire en France pendant la grande guerre pour avoir voulu remplir conscien-

cieusement son rôle de pacifiste et d'internationaliste.

Le second, Santiago de Compostela, appartient au Moyen-Age. Il semble actuellement déchu de sa splendeur passée et tombé quelque peu en désuétude ; sa célébrité est plus particulièrement restreinte aux Espagnes. Cependant, ce fut autrefois le plus international des pèlerinages, plus populaire, peut-être, que celui de Rome. La coquille Saint-Jacques, insigne des pèlerins, qui est gravée sur quantité de monuments d'Europe et sur de nombreux meubles du XVIe siècle, en est un témoignage incontestable. Des itinéraires avaient été établis pour la commodité des pèlerins : les fameux « Chemins de Saint-Jacques », qui traversaient la Gascogne et conduisaient jusque dans les Flandres et en Allemagne ; des hôpitaux les jalonnaient, destinés uniquement aux pèlerins malades.

Le troisième : Paray-le-Monial, est de création plus récente. Bien que sa basilique soit l'abbatiale d'un célèbre monastère bénédictin du XIIe siècle, il ne s'est révélé comme lieu de pèlerinage qu'au commencement du XVIIIe siècle. Située au nord du massif montagneux central, en plein pays æduen, cette petite ville a acquis une renommée qui devient de jour en jour plus considérable, et l'aimantation du vieux sanctuaire roman, qui est prodigieuse, est dépassée par celle de la chapelle de la Visitation où ruisselle littéralement le feu des cierges. L'objet sur lequel se concentre la vénération des fidèles est ici le « Buisson des apparitions » qui se trouve dans le parc du couvent, et qui est rarement visible.

Une foule immense se presse devant lui lorsque l'autorisation est donnée de le visiter. Ce lieu de pèlerinage est extrêmement important à cause de l'irradiation mondiale à laquelle il a donné naissance ; c'est le berceau du culte du Sacré-Cœur, dont nous expliquerons ailleurs le brûlant symbolisme.

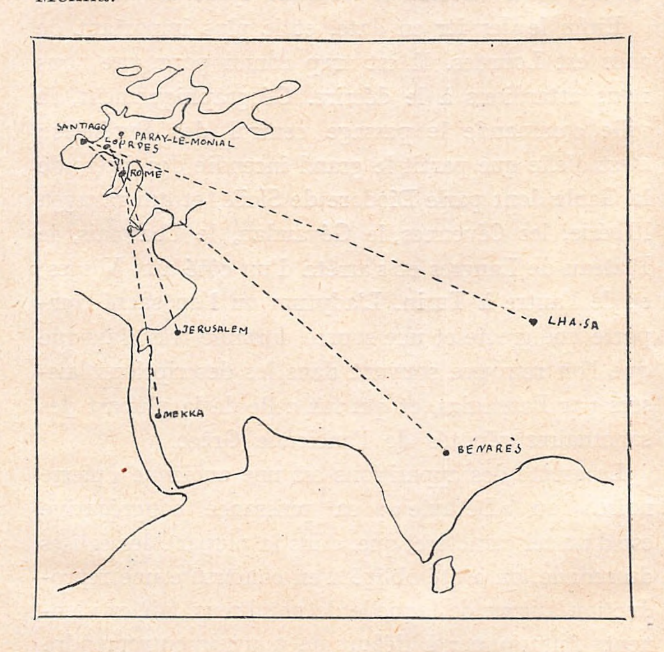
Enfin le dernier en date, et le plus important de tous est Lourdes. Il est trop connu pour que nous nous attardions à le décrire. Géographiquement, la ville commande le passage central des Pyrénées ; c'est d'elle que partit le grand incendie des forêts de la Gaule dont parle Diodore de Sicile, et qui ravagea l'Ibérie, les Cévennes, le Gévaudan, le Charolais, le Plateau de Langres et s'arrêta d'un côté aux Vosges, et de l'autre à Turin. L'adytum ou lieu sacré comporte une grotte et une source, formule très classique que l'on retrouve souvent dans les descriptions laissées par Pausanias, et qui fut celle de la plupart des sanctuaires réputés de l'ancienne Grèce.

La grotte des apparitions est une ancienne « pierre noire » ou « Béthyle » ; sa puissance congrégative est d'un tel caractère, que, dans la plupart des églises du monde, on a été obligé d'en construire une reproduction autour de laquelle de nombreux fidèles viennent s'illusionner à défaut de pouvoir entreprendre le voyage de Lourdes.

La disposition de ces quatre villes sur le territoire de l'Europe n'est pas fortuite. Si, sur un globe terrestre, on décrit une section plane représentant le chemin minimum de Lourdes à Rome, et qui, sur une carte en projection de Flamsteed, sera figurée

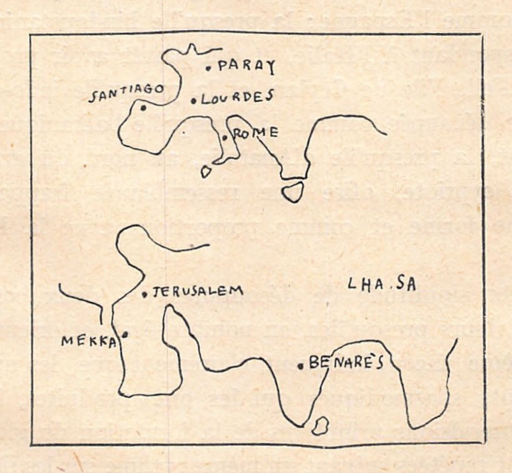
par une ligne droite, le prolongement de cette ligne rencontrera la ville de Jérusalem.

Si l'on trace une autre section plane suivant le même principe, de Paray-le-Monial à Rome, le prolongement de la ligne droite rencontrera la ville de Mekka.



Enfin le prolongement de la ligne tracée de Santiago de Compostela à Rome rencontrera la ville de Bénarès, et celui de la ligne de Santiago-Lourdes rencontrera la ville de Lha.sa. Nous aurons obtenu ainsi les quatre foyers de mysticisme populaire les plus importants de l'Asie.

En examinant attentivement la position géographique de ces quatre villes, nous constatons, non sans étonnement, qu'elles sont réparties sur le continent asiatique non point au hasard, mais suivant une disposition qui répond systématiquement à celle des quatre villes d'Europe. Le croquis ci-dessous fera mieux comprendre l'analogie frappante de leurs emplacements.



L'Europe et l'Asie, ces deux continents qui ont donné l'essor à la civilisation après avoir contenu la pensée du monde, sont deux masses terrestres géométriquement semblables, dont la première est le diminutif de la seconde. Elles se terminent l'une et l'autre au sud par trois presqu'îles caractéristiques.

Ces presqu'îles sont, pour l'Europe : la presqu'île ibérique, carrée et compacte ; la presqu'île italique, dont une île triangulaire, la Sicile semble s'être dé-

tachée, et la presqu'île balkanique, découpée, déchirée et profondément mordue par les eaux. Enfin, à l'ouest, une protubérance arrondie, très caractéristique également : la Bretagne, au nord de la large échancrure du Golfe de Gascogne.

Dans une rigoureuse symétrie, nous voyons, en Asie, correspondant chacune à chacune, trois presqu'îles méridionales : la presqu'île arabique, carrée comme l'Espagne ; la presqu'île hindoustanique, correspondant à l'Italie, et qui paraît avoir projeté loin d'elle l'île de Ceylan, et la presqu'île indo-chinoise, découpée comme la presqu'île balkanique. A l'ouest, la presqu'île d'Anatolie, au nord du grand golfe cypriote, offre une ressemblance frappante comme forme et comme proportions avec la Bretagne.

Cette similitude de découpures des deux continents, leurs presqu'îles, en nombre égal, et orientées de même façon, indiquent clairement que les mouvements spasmodiques qui les ont produites, lors des convulsions primitives de la formation du globe, se sont répétées suivant un même rythme sur les deux masses principales de l'hémisphère boréal.

Aussi bien est-il tout à fait logique que les lieux importants de pèlerinage qui sont, ainsi que nous l'avons dit, les points de contact du plan physique avec le plan hyperphysique, se trouvent placés symétriquement dans les deux continents, comme autant de nœuds de vibration qui sont entre eux dans le même rapport mathématique.

Ainsi, Mekka commande la presqu'île arabique,

comme Santiago commande la presqu'île hispanique. Jérusalem est bâtie sur la bissectrice de l'angle du grand golfe qui contient l'île de Chypre, au-dessous de l'Anatolie, comme Lourdes est sur la bissectrice de l'angle formé par le golfe de Gascogne au sud de la Bretagne, Bénarès préside à la presqu'île hindoustanique comme Rome à la presqu'île italique. Lha.sa est placée au nord des Himalayas, comme Paray est au nord du massif montagneux central. L'analogie est donc, on le voit, extrêmement complète.

Les quatre villes mystiques d'Asie, sans être cependant les seuls points de pèlerinage de ce continent, sont de beaucoup les plus importants. La plus ancienne de ces villes, Jérusalem, déjà fondée à l'époque de Melchisédech, appartient au judéo-catholicisme. Les chrétiens de toutes les nations du monde y viennent en foule ; mais les Juifs, qui ne font plus de pèlerinages, bien qu'ils soient le peuple migrateur par excellence, s'orientent également vers elle d'une façon différente. Ils achètent peu à peu tous les terrains et toutes les maisons de la ville afin de reconstituer un jour le royaume de Judée et sa capitale, Sion.

Mekka n'est pas une ville d'origine musulmane, comme on est porté à le croire. Elle est bien antérieure à Mohammed, et, si l'on en croit la tradition arabe, elle aurait été fondée par Ismaël, que conduisit en ce lieu Abraham lui-même, lorsqu'il fuyait la jalousie de Sarah. Ils bâtirent le temple de la Kaabah, y déposèrent la pierre cubique dont la signification est identique à celle du Yetsirah. Vers cette pierre noire qui n'est pas, comme on le dit souvent, le tombeau

de Mohammed (celui-ci est enterré à Medinah), convergent toutes les prières des disciples du Prophète. C'est vers la Kaabah qu'ils se tournent aux heures rituelles de l'Oraison, et c'est vers Mekka qu'ils se dirigent en de longs pèlerinages qui forment parfois d'immenses caravanes.

Bénarès, la grande ville mystique du Gange, appartenait primitivement au brahmanisme. Çakya-Muni vint y résider au VIe siècle avant Jésus-Christ et lui fit une réputation immense. Au VIIe siècle après Jésus-Christ la ville contenait 30 monastères buddhistes, environ 3.000 moines et 100 temples. Mais, depuis, le brahmanisme a reconquis la ville, et il s'y trouve maintenant 1.500 temples de cette religion. On y voit un puits creusé par Wishnu, dont un grand nombre de pèlerins viennent boire les eaux et dans lesquelles ils se baignent. Les deux principaux temples de Bénarès sont le Bisheshwar, ou Temple d'Or, et le temple Durga.

Enfin Lha.sa, dont nous parlerons plus amplement ailleurs, est la plus récente des quatre villes. Sa fondation ne remonte qu'au VIIIe siècle de notre ère, et son importance religieuse n'a commencé à se manifester que vers le XIVe siècle. Elle est actuellement la capitale du buddhisme tibétain, et voit affluer vers elle un nombre infini de pèlerins venus des Indes, de la Mongolie et de la Chine.

Telle est, sommairement indiquée, la charpente de l'organisation mystique actuelle des deux continents d'Europe et d'Asie. La présence du nombre 4, deux fois répété, est ici remarquable. Ce double qua-

ternaire forme une octave, chiffre harmonique par excellence, qui atteste que les deux continents, Europe et Asie, représentent un cycle complet d'évolution civilisatrice. Quelle sera la durée de son influence? il est difficile de l'entrevoir. Parmi ces huit villes, quatre sont dans une période d'activité croissante : Lourdes, Paray-le-Monial, Jérusalem et Lha.sa. Deux sont stationnaires : Rome et Mekka ; deux paraissent décliner : Santiago de Compostela et Bénarès. Il est possible que ces deux dernières soient remplacées bientôt par d'autres foyers de mysticisme prêts à surgir ; et il en sera de même pour les autres au fur et à mesure de leur déclin.

Quant à l'Afrique dont le rôle civilisateur (celui de l'Égypte excepté) a été beaucoup moins important et l'Amérique qui a été détournée de ses destinées primitives, la similitude des masses continentales y est évidente, mais l'emplacement des lieux de prière n'est pas nettement caractérisé et l'établissement des villes mystiques ne s'est pas encore manifesté. Leur première période d'évolution commence seulement, et il est probable qu'ils sont appelés, dans un avenir lointain, à continuer les destinées de l'Europe et de l'Asie qui seront alors en ruines.

GRILLOT DE GIVRY.

JEAN DE ROQUETAILLADE

Un étrange Cordelier, alchimiste et prophète

C'est une physionomie bien étrange et bien curieuse que celle de Jean de Roquetaillade (alias Rupescissa) dont je voudrais ici essayer de fixer les principaux traits. Tour à tour prédicateur, alchimiste, prophète, visionnaire, médecin à ses heures il a, non seulement de son vivant, mais encore après sa mort, suscité de nombreuses controverses et déchaîné bien des colères. Les uns l'ont considéré à cause de ses ouvrages d'alchimie, comme un suppot de satan issu en ligne droite de l'Enfer, sans se rappeler que Geber s'était lui aussi engagé dans cette voie considérée comme dangereuse, ce qui ne l'avait pas empêché de devenir Pape sous le nom de Sylvestre II ; les autres au contraire ont exalté ses vertus et en ont fait une manière de Saint, rappelant par certains côtés le petit pauvre d'Assise. Il en est qui ont vanté son éloquence, sa fougue, sa franchise et la puissance de son Verbe. Quelques autres ont fait ressortir le ton virulent et sarcastique de ses discours et l'ont accusé de semer la colère et la haine autour de lui.

Au milieu de ses jugements extrêmes, il est difficile

au premier abord de se prononcer et de se faire une idée exacte du personnage en question, cependant lorsqu'on feuillette ses œuvres sans parti pris, on ne peut s'empêcher de reconnaître que celui dont il est question ici, fut une intelligence d'élite, un grand savant pour l'époque, un ascète et un amant avant tout de la Vérité.

Ceci dit, passons maintenant à l'histoire de sa vie.

La légende, car il y a une légende autour de son nom, prétend que notre homme serait né à Yolet, village minuscule d'Auvergne, ce qui dans une certaine mesure peut expliquer quelques-uns des traits de son caractère, entre autre la ténacité, l'obstination et l'amour du travail. Ce fut son oncle, un nommé Astorg, qui s'occupa toujours de lui, le fit élever avec beaucoup de soins d'ailleurs et le mit de bonne heure en pension au monastère de Saint-Géraud à Aurillac. Là l'enfant se fit remarquer immédiatement par la précocité de son intelligence et surtout par ses aptitudes tout à fait extraordinaires pour les sciences occultes. Faut-il voir dans ce fait l'influence de l'oncle Astorg qui était orpailleur, c'est-à-dire qui se livrait au lavage des sables de la Jordanne pour en retirer l'or et qui à ses moments perdus poursuivait lui aussi la recherche de la pierre philosophale ? ou bien cette tendance de l'enfant était-elle tout simplement un don inné de la Providence? Mystère qu'il est impossible d'éclaircir. Toujours est-il nous le répétons que son esprit s'orienta de bonne heure de ce côté et qu'il se lança cependant dans l'étude des sciences mystérieuses. Entre temps quoique encore bien jeune, il

avait acquis une certaine maturité d'esprit, ce qui lui permit de donner à son oncle de sages conseils surtout en ce qui concernait la profession un peu ingrate qu'il exerçait. Il fit mieux, il inventa à son intention, un procédé tout à fait ingénieux pour retirer plus facilement les paillettes d'or des sables de la Jordanne. Ce procédé plus avantageux qu'on appelait en souvenir de son inventeur, procédé de cordelier, a été longtemps en usage parmi les populations de cette région : Il n'a été abandonné que lorsqu'on a reconnu que les frais d'exploitation ne compensaient pas les dépenses de la main-d'œuvre. En dehors de ses occupations monacales, c'est-à-dire de la prière et de la méditation, il travaillait avec ardeur à la recherche du Grand-Œuvre et écrivait pour les Initiés un ouvrage de philosophie hermétique intitulé « Le Liber Luminis ».

Contrairement à ce que l'on pourrait penser, il ne faut pas croire que cette recherche ait été entreprise par lui ni pour s'enrichir personnellement, ni pour augmenter les ressources de l'abbaye dont il faisait partie. Comme tous les Initiés vraiment dignes de ce nom, Roquetaillade méprisait les richesses et considérait le Grand-Œuvre plutôt comme une opération mystique transcendantale que comme un moyen d'augmenter son influence et de satisfaire son ambition. Une fois le Grand-œuvre réalisé, emporté par son zèle altruiste, il s'éloigne du couvent. Il s'en va sur les routes, confiant dans la Providence, mendiant son pain, s'arrêtant dans les petits villages, prêchant au peuple, cherchant avant tout à sauver les âmes

et à les ramener au bercail. Il trouve pour parler à ces hommes rustiques et primitifs des accents émus. Son éloquence, sa ferveur et sa charité lui attirent tous les cœurs. Comme il était avec cela doué de facultés particulières de prévision, et qu'il pouvait annoncer à l'avance le beau temps ou la pluie, on juge de l'influence qu'il devait exercer sur les populations un peu frustes. Ce qui augmentait encore son prestige, c'est que très souvent il lui arrivait avant que son interlocuteur ouvrit la bouche, de lui dire ce à quoi il pensait et pourquoi il était venu. Avec cela, quoique très bon vis-à-vis son entourage, affable pour les humbles et les petits qu'il ne dédaignait pas de fréquenter, il se montrait terrible vis-à-vis les grands, les orgueilleux et les puissants de ce monde. Il flétrissait ouvertement leurs vices et dénonçait le luxe insolent au milieu duquel ils vivaient. Dans un de ces sermons voici comment il s'exprimait à l'égard des cardinaux qui étaient venus l'entendre. Il les comparaît à des oiseaux qui s'enorgueillissaient de leur plumage il leur montrait que ce plumage n'était pas eux et que s'ils ne s'humiliaient pas les rois de la terre qui leur avaient octroyé leur richesse et leur pouvoir les leur enlèveraient un jour ou l'autre. On comprend que semblable discours n'était pas fait pour plaire aux princes de l'Eglise, on le lui fit bien voir, car on lui infligea six mois de prison comme à un vulgaire truand. C'est pendant cette détention qu'il subit au couvent de Figeac qu'il affirme son don de prophétie. Il écrivit paraît-il à sa sortie un cahier de prédictions intitulé : *De revelationibus,* dans lequel

il annonce la bataille de Crécy, la prise de Calais, la peste noire et une foule d'autres événements qui se sont révélés depuis. En présence de ces faits plutôt troublants, le pape Clément VI qui résidait à ce moment-là à Avignon lui enjoignit de venir immédiatement le voir pour s'entretenir avec lui. En réalité c'était tout simplement pour vérifier l'authenticité de ce don de prophétie que ce moine prétendait posséder et aussi pour tâcher de le confondre. Or il paraît que c'est tout simplement le moine qui confondit le chef des croyants, car il lui révéla deux secrets qu'il était seul à connaître. Ce qui plongea paraît-il le successeur de saint Pierre dans la stupéfaction la plus profonde. A la suite de cette visite il rentra à Aurillac en triomphateur et continua à prophétiser de plus belle. Il menaçait les grands seigneurs de la Chrétienté leur annonçant que dans un avenir assez rapproché ils auraient à faire pénitence à cause de toutes leurs fautes et de tous leurs abus de pouvoir. Ce n'est pas tout, il vitupérait également contre les religieux et ne craignait pas de s'exprimer ainsi à leur égard « Les belles abbayes qui nourrissent l'orgueil de tant de religieux seront détruites ou hantées par les vilains. De même les seigneurs qui ont le droit de haute et de basse justice s'estimeront trop fortunés s'ils pensent sauver leur col de la hart. Que dirais-je du roi notre sire ? Sa couronne sera ébranlée et défaite et un jour viendra où sera réalisée cette parole de l'Ecriture sainte : les premiers seront les derniers. » On conçoit très bien que ces paroles révolutionnaires ne pouvaient

s'accommoder avec le faste, la richesse et les tendances égoïstes de cette société basée sur le favoritisme, les abus et les privilèges, aussi le laissa-t-on en prison où il put déblatérer sans danger tous ses propos subversifs. Il resta enfermé pendant six ans. Au cours de sa captivité il exhalait sa mélancolie en ces termes qui ne manquent ni de charme, ni de poésie : « Oui, je suis prisonnier, et je ne me plains pas, et pourtant en ce moment les lis fleurissent, l'alouette chante et la brise fait la folle dans les lauriers de vos jardins... Voyez ces nuages qui courent là-haut au-dessus de vos têtes... Savez-vous pourquoi ils sont si beaux ? C'est parce qu'ils sont libres. Il y a certains instants où je surprends mon âme vouloir m'échapper pour les suivre. Comme si elle se sentait des ailes. » A l'expiration de sa peine on le transféra au monastère de Villefranche où il mourut enfin à l'heure et au jour qu'il avait indiqué.

Telle fut la vie de ce moine qui avec des tendances subversives et révolutionnaires, fut avec cela un modèle d'humilité, de bonté et de charité. C'est pourquoi j'ai pensé qu'il était juste et équitable d'exhumer cette physionomie un peu trouble des ténèbres de l'oubli, pour la plus grande joie des disciples d'Hermès et des amateurs du Passé.

Dr VERGNES.

LES LIVRES

— *Lucifer*, par Maurice MAGRE. Paris, Albin Michel, 1929.

Nous nous excusons de parler si tardiv ment de cet ouvrage qui est au point de vue littéraire et occulte un des plus remarquables qu'ait écrit Maurice Magre. Nous avouons ne pas connaître les pseudo-Esséniens au milieu desquels se déroule l'intrigue de l'ouvrage, mais la peinture qu'en fait l'auteur pourrait s'appliquer à la plupart des milieux néo-spiritualistes. Les pages relatives à la possession démoniaque nous ont frappé tout particulièrement et il nous semble que l'auteur a parfaitement pénétré le mystère du *pacte tacite* (on sait que les théologiens distinguent entre le pacte exprimé ou *formel* et le pacte de fait non exprimé ou *tacite*), lorsqu'il écrit : « *Et alors une vérité m'apparut. Je n'étais maudit que dans la mesure où tous les hommes l'étaient. Tous s'étaient vendus à l'esprit du mal, les uns pour l'argent, les autres par ambition, les autres pour le plaisir de leur chair... La signature des pactes était au bas de tous les contrats. Toute la société était diabolique... L'homme suivait la voie à rebours et il la suivait joyeusement, ayant éteint en lui-même jusqu'à l'espérance du but divin.* »

— *Sur les traces du Bouddha*, par René GROUSSET. Paris, Plon, 1929.

Au début du VIIe siècle de notre ère, un bouddhiste chinois du nom de Hiuan-Tsang quitta l'empire des T'ang pour aller recueillir aux lieux saints bouddhiques l'héritage de la Sagesse. Ce sont les aventures de ce pèlerin à travers le Gobi, le Pamir et l'Inde que retrace M. Grousset dans un livre fort intéressant à plusieurs égards. Nous ne dirons rien des savantes études faites par l'auteur sur l'art greco bouddhique et gupta, études qui sortent de notre compétence et du cadre d'études de notre revue, mais nous tenons à attirer l'attention de nos lecteurs sur l'intérêt de cet ouvrage au point de vue des doctrines orientales. Hiuan-Tsang était un fidèle du Grand Véhicule ou *Mahâyâna* et plus spécialement de l'école *Yogâcâra* ; M. Grousset en profite pour faire ressortir les différences fondamentales existant entre cette école et celle du *Hînayâna* (Petit Véhicule) qui

représente le Bouddhisme primitif, différences si radicales qu'on est réduit à se demander s'il reste quoi que ce soit d'ancien dans ce second Bouddhisme, puisque les saintes écritures elles-mêmes ont été changées de fond en comble. Il est indéniable que ces transformations ont été effectuées sous l'influence de certaines doctrines orthodoxes, ce qui permet de comprendre pourquoi certains adversaires d'Asanga, de Vasubandhu (les maîtres de l'école Yogâcâra) et de Hiuan-Tsang ont prétendu que l'idéalisme de ces maîtres ne cherche à détruire le spiritualisme brahmanique que pour lui substituer sous un autre nom de sensibles équivalents. Nous ne pouvons à notre grand regret analyser comme il conviendrait les derniers chapitres du livre de M. Grousset : *L'envol métaphysique du Mahâyâna* et *Aux Cieux mystiques du Bouddhisme* qui résument l'essentiel des doct[illegible] doctrines du Bouddhisme du Nord et nous ne pouvons qu'engager nos lecteur à s'y reporter en leur recommandant tout spécialement la critique de la théorie atomiste par Vasubandhu (p. 286 et suiv.).

— *Mystiques et Magiciens du Thibet*, par Mme Alexandra David-Neel, Préface de A. d'Arsonval. Paris, Plon, 1929.

Mme David Neel, dans un volume publié il y a quelques années, nous a conté comment elle éussit à pénétrer sur la terre interdite du Pays des Neiges jusqu'à la ville sainte de Lhassa. Ce récit de voyage nous promettait un ouvrage plus fouillé sur ces mystères du Thibet auxquels ont fait allusion tous les explorateurs. C'est ce livre que Mme David Neel vient de faire paraître. Nous dirons de suite qu'il sera une révélation pour beaucoup de lecteurs car il renferme une documentation qu'on serait bien empêché de trouver ailleurs, mais les étudiants des doctrines orientales regretteront que l'auteur se soit cantonné dans le domaine de la Magie, science très réelle et non négligeable mais néanmoins d'importance secondaire et assez mal vue en Orient ; espérons qu'un troisième volume dont la publication est paraît-il très prochaine nous introduira enfin au cœur de la doctrine lamaïque. Quoi qu'il en soit nous n'entreprendrons point l'étude des phénomènes psychiques dont la courageuse exploratrice a été témoin au cours de son séjour au Thibet, notre confrère et ami Argos devant consacrer un ou plusieurs « faits du Mois » à cette question ; nous nous bornerons à formuler quelques remarques sur un point particulier.

Au début de son livre, Mme David Neel nous dit qu'elle rencontra en 1912, à Kalimpong près de Dardjiling, le Dalaï Lama que des raisons politiques avaient, à cette époque, conduit à chercher refuge en territoire britannique. Mme David Neel reçut le plus charmant accueil de ce haut dignitaire qui fut complètement interloqué des connaissances de son interlocutrice en fait de doctrines bouddhiques et aussi d'apprendre que des étrangers lisaient le thibétain. Ce Dalaï Lama paraît vraiment naïf et bien mal informé, ce qui nous semble assez surprenant, si ce n'est tout à fait invraisemblable. Cette histoire de la fuite du Dalaï Lama demandant secours au gouvernement des Indes pour rétablir son autorité menacée n'est d'ailleurs pas nouvelle ; elle fut répandue à diverses reprises et notamment en 1904. Nous ne pouvons mieux faire pour y répondre que de renvoyer le lecteur à une Correspondance d'Extrême-Orient publiée à ce sujet dans la *Voie* (nos 8 et 9) sous la signature d'un éminent lettré chinois, NGUYEN VAN CANG, tongsang du rites de Laotseu ; nous en reproduisons ci-dessous quelques lignes essentielles :

« ...*Quant à la personne du Dalaï Lama que déjà l'on voyait* (lors de l'intrusion anglaise) *contrainte et polluée par des regards étrangers, il faut dire que cette crainte est naïve, et que, ni maintenant, ni plus tard, elle ne saurait être admise... La personne du Dalaï Lama ne se manifeste qu'à l'étage rouge du grand palais sacré, quand les douze Lamas-Namshans y sont réunis dans de certaines conditions, et sur l'ordre même de celui qui les régit. Il suffirait de la présence d'un autre homme quel qu'il soit pour que le Dalaï Lama ne parut point. Et il y a plus qu'une impossibilité matérielle à profaner la présence du Dalaï Lama. Il ne peut être là où sont ses ennemis ou seulement des étrangers... Le Pape de l'Orient, comme disent les fidèles du Pape de l'Occident, n'est pas de ceux que l'on dépouille ou que l'on contraint, car il n'est ici sous le pouvoir ni sous le contrôle humain.* » Rappelons ici que le Dalaï Lama est la manifestation du Boddhisattva Avalokitéshwara « le Bien-Aimé au Cœur compatissant ».

Outre les détails de son entrevue avec le Dalaï Lama, Mme David Neel nous donne également une photographie de ce dernier sous les traits d'un homme qui semble avoir une cinquantaine d'années, or nous lisons dans la *Chine des Lettrés* de Matgioï (lequel vécut plusieurs années en Asie et fut en relations très étroites avec les fraternités initiatiques chinoises) ce passage qui contre-

dit nettement Mme David Neel : « ...*Quant au dalaï-lama, tout ce qu'on en peut dire avec assurance, c'est que sa représentation extérieure est un jeune enfant préférablement du sexe féminin, mais qu'il ne faut pas attacher d'importance aux représentations extérieures* » (ouvr. cité, p. 141).

Nous ne voulons tirer aucune conclusion des anomalies que nous avons signalées et surtout nous ne mettons aucunement en doute la bonne foi de Mme David Neel, les qualités déployées par cette vaillante exploratrice la plaçant au-dessus d'un tel soupçon, mais il n'est pas impossible qu'elle ait été trompée comme d'autres orientalistes l'ont été avant elle (l'anglais Wilford par exemple qui finit d'ailleurs par le reconnaître), et une question se pose : certains individus, en Orient, n'auraient-ils pas pour mission de jouer aux yeux des profanes, le rôle des chefs des organisations initiatiques afin de détourner sur eux l'attention des voyageurs et des gouvernements occidentaux... trop curieux ?

M. CLAVELLE.

— *Die Osterinsel*, par FRIEDRICH SCHULZE-MAIZIER (Leipzig, 1926). — Ce livre, paru en Allemagne il n'y a pas très longtemps, est un résumé clair et agréable de ce que l'on sait aujourd'hui sur l'île de Pâques ou *Rapanui*, île volcanique perdue dans le Pacifique entre Tahiti et la côte chilienne et où Mme Blavatsky voyait le reste d'un continent disparu (Lemuria). Signalons en passant que cette île existe toujours, bien que les journaux aient annoncé sa disparition en 1922, lors du tremblement de terre du Chili ; cette information était heureusement fausse. On sait que l'île de Pâques est le seul endroit de la Polynésie où l'on ait trouvé une écriture. Une autre caractéristique de l'île est constituée par les statues géantes qui l'ornaient et qui sont aujourd'hui toutes renversées. L'auteur nous donne des indications intéressantes sur l'ethnologie des habitants et sur les ressemblances remarquables que l'on constate entre les motifs symboliques de l'île de Pâques et ceux qui ont été relevés chez les Mélanésiens des îles Salomon. Il en tire certaines conclusions relativement à l'origine probable des habitants de Rapanui. C'est à peu près tout ce que la science « officielle » paraît avoir réussi à établir. Le point de vue de l'auteur est d'ailleurs celui de cette même science « officielle » et il ne dépasse guère la considération de réalités d'ordre matériel ou tout au plus psychologique. Des chercheurs aux idées moins limitées auraient sans

doute des remarques intéressantes à apporter sur le symbolisme de l'oiseau et de l'œuf, qui tenait une si grande place dans le culte des indigènes, sur le rôle des deux « mon'agnes saintes » de l'île, à l'Est le *Raraku* (appelé aussi, « *ombilic* »), centre de la fabrication des statues, et à l'Ouest le *Rana Kao* à l'énorme cratère (la « matrice »), sur les flancs abrupts duquel les enfants recevaient la consécration qui faisait d'eux des « enfants-oiseaux », sur les curieux rites de sépulture, sur une foule de détails dont le livre est rempli et dont la plupart ont sans doute leur équivalent dans toutes les civilisations traditionnelles. Un des « mystères » de l'île est la question du transport des énormes statues de pierre, des carrières du Raraku où elles ont été sculptées jusqu'aux terrasses, parfois fort éloignées, du rivage, où on les trouve. Aucun chercheur européen, nous dit M. Schulze-Maizier, n'a pu élucider cette question d'une manière satisfaisante. Les indigènes pour leur part n'y voient aucune difficulté et restent convaincus que les statues ont été transportées par une force magique.

L'île de Pâques, comme on le voit, est un intéressant sujet de recherches et de réflexions. C'est dire l'utilité d'un ouvrage comme celui de M. Schulze-Maizier.

A. P.

Signalons en passant qu'il existe dans le Pacifique une autre île mystérieuse : Raïateia la Sacrée.

Les amis d'Edouard Schuré

La Société des Amis d'Edouard Schuré est en voie de formation à Paris. Elle a pour dessein de grouper les amis et les admirateurs du grand écrivain disparu, pour maintenir son contact plus intime entre eux et sa pensée déjà exprimée ou encore inédite.

En attendant la constitution définitive du Comité on peut s'adresser à son légataire littéraire, M. Alphonse Roux, 32, rue de la République, Saint-Germain-en-Laye (Seine-et-Oise).

LES REVUES

— La revue *Krur* se transforme en un organe bimensuel intitulé *La Torre*, « feuille d'expressions variées et de Tradition une », qui s'affirme résolument « antimoderne » ; nous souhaitons que la réalisation corresponde vraiment à cette intertion.

— *Vers l'Unité* (novembre-décembre) contient un très intéressant article de M. Emile Dermenghem sur *Les poèmes mystiques et métaphysiques d'Ibn el Faridh*. La suite de l'étude du lieutenant-colonel de Saint-Hillier sur *Glozel devant l'histoire* ne nous semble pas devoir nous faire revenir sur les réserves que nous avons formulées précédemment.

— *Le Lotus Bleu* (janvier) publie, sous le titre : *La Doctrine de l'Esprit*, un chapitre détaché du prochain livre de M. Maurice Magre, *Magiciens et illuminés d'Occident*, sur la doctrine des Albigeois ; le rattachement de l'Albigéisme au Bouddhisme, tel que l'envisage l'auteur, nou paraît plus que problématique, quelles qu'aient pu être d'ailleurs les similitudes réelles sur certains points.

— Dans le *Grand Lodge Bulletin* d'Iowa (décembre), nous notons un article sur le symbolisme de la rosée et de la manne, qui, comme toujours, s'en tient un peu trop exclusivement aux seules références bibliques.

— Dans la « partie occultiste » de la *Revue Internationale des Sociétés Secrètes* (1er janvier), M. de Guillebert prend prétexte du petit livre de M. Steinilber-Oberlin sur *Les Hiéroglyphes égyptiens* pour se livrer à une de ces élucubrations sociologico-pornographiques dont il est coutumier. Nous trouvons une autre production du même genre dans le numéro suivant (1er févier), à propos d'*Une vieille image* de provenance indéterminée, dont le symbolisme se rattache nettement à l'hermétisme chrétien, mais où l'on veut découvrir toutes sortes d'intentions plus ou moins diaboliques ; l'auteur prouve qu'il ignore simplement ce qu'est la *Trimûrti* hindoue, qui n'avait d'ailleurs rien à voir là-dedans

— Le fascicule de janvier contient encore quelques attaques contre le *Voile d'Isis* en général (il paraît que le numéro spécial sur les Templiers renferme « de quoi motiver abondamment les plus solides réquisitoires de

leurs accusateurs » !), et contre nous en particulier. Nous ferons seulement remarquer que l'« orthodoxie hindouïste » n'est pas plus une affaire d'« érudition » et ne constitue pas davantage une « lubie difficultueuse » que l'orthodoxie catholique ; nous laissons chacun parfaitement libre d'être ce qui lui plaît, mais nous revendiquons pour nous la même liberté ; cela ne vaut d'ailleurs pas la peine d'y insister. Admirons plutôt la bonne foi de ces Messieurs : au sujet d'un livre assez malpropre, et du reste entièrement fantaisiste, publié récemment, ils ont l'audace d'écrire que ce livre a « recueilli les avis favorables de toute la presse spéciale, y compris le *Voile d'Isis* » ; or le *Voile d'Isis* s'est soigneusement abstenu, non seulement de parler du volume en question, mais même de le mentionner simplement, afin de ne pas lui faire la moindre réclame ! Un peu plus loin, ces mêmes gens feignent de ne pas savoir ce que nous avons voulu dire quand nous leur avons reproché de traiter mensongèrement M. Grillot de Givry (car c'est bien de lui qu'il s'agissait) de « prêtre défroqué » ; et leur note est rédigée de telle façon qu'on ne peut même pas savoir s'ils rétractent leur calomnie ou s'ils la maintiennent ; que tout cela est donc répugnant !

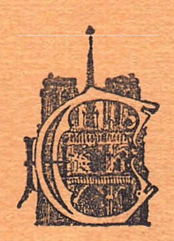
— De son côté, M. Paul Le Cour s'efforce aussi de nous attaquer dans *Atlantis* (décembre) ; nous déclarons une fois pour toutes que nous sommes bien décidé à n'y plus prêter la moindre attention.

— Nous en dirons autant d'une autre personne à qui nous ne ferons même pas l'honneur de la nommer, parce que ses insultes atteignent au dernier degré de la bassesse. À celle-là, nous ferons simplement remarquer : 1° que c'est à tort qu'elle nous attribue un livre intitulé : *La faillite de l'Occident*, que nous n'avons jamais écrit ; 2° que nos ouvrages ne traitent pas d'« hermétisme », mais de traditions orientales ; 3° que personne n'est qualifié pour nous adresser un « rappel à l'ordre », notre indépendance étant absolue ; 4° enfin, qu'elle devra s'abstenir désormais de mêler le souvenir de notre famille à ses petites ignominies, sans quoi nous nous verrions obligé d'agir par les moyens légaux, à regret d'ailleurs, car nous voulons croire que nous avons affaire à une irresponsable.

RENÉ GUÉNON.

Le Gérant : **LOUIS CHACORNAC**

Imprimerie Jouve et Cie, 15, rue Racine, Paris.



SOMMAIRE

35e Année

MARS

No 123

IN MEMORIAM

LES FAITS DU MOIS

SYMBOLISME

ÉSOTÉRISME

MÉTAPHYSIQUE

SOCIOLOGIE

PÈLERINAGES

PORTRAITS

LES LIVRES

LES REVUES

